

Institut kurde de Paris

# FARAÇ

Dans les salles de torture de Turquie

MICKAEL SUPHI

Institut kurde de Paris

17-10-44

95

Faraç

Dans les salles de torture de Turquie

Institut kurde de Paris

Dans la même collection

*Alinéa 3. L'Europe telle qu'elle*, Gérard de Selys

*La CIA contre le Che*, Adys Cupull en Froilán González

*Don Pablo et ses amis. Pablo Escobar et la cocaïne connection*,

Hernando Calvo Ospina

*Une femme du Congo*, Ludo Martens (avec Léonie Abo)

*La guerre du pétrole*, textes recueillis par Gérard de Selys et

Bogdan Van Doninck

*Hirohito, empereur du Japon, un criminel de guerre oublié?* Lydia

Chagoll

*Idéologie et pouvoir*, Noam Chomsky

*Lettre au président Mitterrand. L'Irak: cris et chuchotements de l'autre rive*, Abdallah Baroudi

*Le manuel de la CIA. La politique d'intervention des Etats-Unis au*

*Nicaragua*, préface de Philip Agee

*Pierre Mulele ou la seconde vie de Patrice Lumumba*, Ludo Martens

*Salvador. Un peuple uni jamais ne sera vaincu*, Réginald Dumont

*L'URSS et la contre-révolution de velours*, Ludo Martens

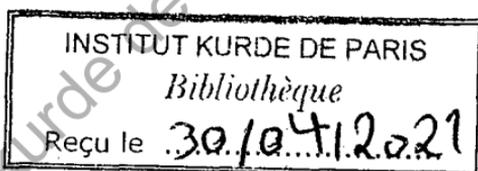
*Le Vatican. L'argent et le pouvoir*, Frédéric Hacourt

# FARAC

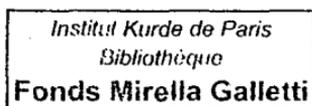
Dans les salles de torture de Turquie

MICKAEL SUPHI

Préface de Germain Dufour



liv. 7737



Couverture: EPO et Liliâne Pauwels  
Dessin: *Torture en Turquie*  
Photocomposition: EPO  
Impression: EPO [94/0795]

Titre original:  
*Faraç. Relas uit de Turkse folterkamers*  
Traduit du néerlandais  
© Mickael Suphi et Editions EPO

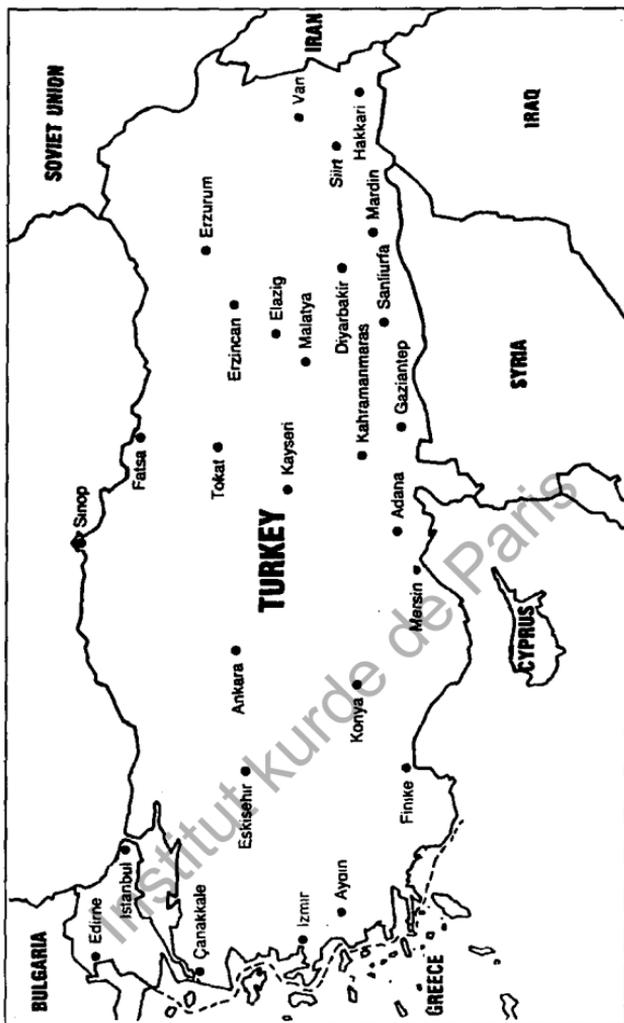
© Traduction 1994 Editions EPO  
20A rue Houzeau de Lchaie  
1080 Bruxelles - Belgique  
Tél: 32 (0)2/414.29.88

Lange Pastoorstraat 25-27  
2600 Anvers - Belgique  
Tél: 32 (0)3/239.68.74  
Fax: 32 (0)3/218.46.04

ISBN 2-87262-093-1  
D 1994/2204/24

## Table des matières

Préface (Germain Dufour)	7
Introduction. Les yeux bandés	9
Chapitre 1. Comme l'aigle, comme l'éclair	14
Chapitre 2. Le monde sous-humain de Kutahya	20
Chapitre 3. L'enfer d'Eskisehir	41
Chapitre 4. La fuite	73
Chapitre 5. Techniques de tortures telles que je les ai apprises à la CDA	105
Chapitre 6. La contre-guérilla	125
Chapitre 7. Intimidation à Winkelomheide	135
Ceci n'est pas une conclusion	138
Photos	81



*On dit que la Turquie est une démocratie.*

*La Turquie fait partie de l'Otan. Elle est membre de l'Union de l'Europe Occidentale (UEO), le bras militaire de l'Europe unie.*

*La Turquie veut devenir membre de la Communauté européenne.*

*Plus de la moitié des exportations turques se font vers les Etats membres de cette communauté. En 1991, la Turquie a joué un rôle crucial au sein de l'alliance contre le leader irakien Saddam Hussein...*

## Préface

Le livre de "Faraç" est un témoignage supplémentaire à verser au dossier de la violation des droits de l'homme.

A certains, il n'apportera pas d'éléments nouveaux; la torture, hélas, se heurte aux murs de nos indifférences bancaires, aux moquettes de nos ambassades et devient banale pour nos médias.

Pour d'autres, ce livre réveillera la triste réalité d'un terroir hautement touristique et culturel. Ce Kurdistan aux confins du Tigre et de l'Euphrate, berceau de notre civilisation a aujourd'hui le goût amer de choses vécues déjà en Palestine.

Tout ce que raconte Mickael Suphi se pressent aux murs de Diyarbakir, dont je garde le choc en mémoire depuis des mois déjà.

La ville a explosé hors les murs: flux des réfugiés, spéculations immobilières. Ruelles étroites et abondance de HLM en font un lieu propice à la résistance. L'oppression militaire est partout, les hélicoptères ont remplacé les cigognes.

Au delà de la peur, c'est toute la résistance silencieuse, le langage des yeux et des codes. Mais aussi, comme le raconte Faraç, les collaborateurs, les indicateurs et donc, la violence des règlements de compte. Une odeur de guerre d'occupation.

Particulièrement, ce que raconte Mickael Suphii nous l'avons soupçonné dans l'enceinte et les abords du bureau du super-vali: Unal Erkan. Ce fonctionnaire a tout pouvoir sur la région. Il a jadis coordonné des services secrets du MIT, de la BSR et de la CIA. Cet homme a l'oeil vif. Ses

déplacements se font à toute allure dans un cortège de jeeps. Ses collaborateurs aperçus étaient pour certains, des clients d'hôtel à Diyarbakir.

Ce "saint des saints" durant deux heures d'attente nous a montré des laboratoires propagandistes des soi-disant atrocités perpétrées par le PKK. Aucune allusion à l'élimination des villages et aux violences de l'armée turque.

Et pourtant cet Unal Erkan n'est encore qu'une créature des généraux. La Turquie, membre de l'OTAN, du Conseil de l'Europe, terre sans pitié pour les Kurdes qui n'y ont même pas les droits culturels, nous interpelle.

Lecteur, bon courage.

juillet 1994

Germain Dufour, sénateur

Institut kurde de Paris

## Introduction

### Les yeux bandés

«Mon mari a disparu en juin 1985. Lorsqu'après deux jours il n'était pas encore revenu, j'ai craint le pire. Ce deuxième jour, une vingtaine de policiers se présentèrent chez moi vers deux heures trente de la nuit. Certains portaient un pistolet-mitrailleur.

“Ouvrez”, hurlaient-ils, “sinon nous enfonçons la porte.”

Les agents se précipitèrent à l'intérieur. Je les suppliai de ne pas entrer dans la chambre de mes enfants. Ils n'ont que neuf et six ans. Mais cinq hommes armés firent comme s'ils n'avaient rien entendu.

“Vous êtes probablement innocente”, nous dit un policier, “mais nous vous surveillons depuis pas mal de temps. Le MIT souhaite que vous nous aidiez à faire parler votre mari.”

Je dis aux agents que je m'inquiétais beaucoup pour les enfants. Je ne connaissais personne qui avait la possibilité de venir les garder en mon absence. Les policiers décidèrent alors que les enfants n'avaient qu'à nous suivre. Je réveillai ma fille aînée. Je pensais qu'elle paniquerait. Mais elle dit très calmement:

“Maman, va t'habiller. Je m'occupe de réveiller ma petite sœur.”

Pendant qu'elle secouait sa jeune soeur, elle regardait continuellement les armes. Nous avons été conduites au quartier général de la police d'Istanbul. Nous entendions hurler des gens. Ma fille aînée me dit:

“Maman, j’entends la voix de papa. Ils sont occupés à l’assassiner.”

J’essayais de la calmer. Mais elle répétait continuellement:

“Maman, on assassine papa, on assassine papa.”

Je n’arrivais pas à la calmer, car nous continuions à entendre les cris et les hurlements. Lorsqu’enfin elle s’endormit difficilement, dans son sommeil, elle continuait à répéter comme un robot:

“Ils sont occupés à frapper mon papa.”

Vers neuf heures du matin nous avons été transférées dans une chambre spéciale pour enfants. Au sol, un sale matelas et puis, deux chaises. Cette pièce avait une fenêtre bizarre: depuis la salle de torture on pouvait voir dans notre chambre, mais nous regardions dans un miroir. Régulièrement, un agent entrait.

“Ecoutez, dites à votre mari de parler. Sinon, vous aussi, vous resterez enfermée ici.”

Mes enfants hurlaient. Elles avaient peur que moi aussi je ne sois torturée.

Plus tard dans la journée, une femme-agent entra dans la pièce.

“Allons, dites la vérité”, demanda-t-elle gentiment. “Nous savons tout. Vous n’avez rien à voir avec les activités de votre mari. Dites-nous simplement les noms de ceux qui venaient chez vous. Si je peux vous donner un bon conseil: demandez immédiatement le divorce.”

Vers six heures et demie du soir, nous avons entendu une plainte à vous glacer le sang dans la chambre de l’autre côté du couloir. La porte était ouverte. De notre chambre nous pouvions voir comment un homme était battu. C’était mon mari! Il avait un bandeau sur les yeux. Mes enfants et moi nous fûmes forcées d’entrer dans la salle de torture. Mon mari reconnut ma voix.

“Ça m’est parfaitement égal que ma femme et mes enfants meurent,” dit-il.

Je compris qu’il ne parlerait jamais. Il fut roué de coups, battu à coups de pied. C’était horrible.

Deux jours durant, nous n’avons reçu aucune nourriture. Chaque nuit, nous entendions les hurlements des torturés. Après ces deux jours, la famille des prisonniers reçut l’autorisation de venir chercher les enfants. A ce moment, quelques-uns des martyrisés furent placés dans le couloir, un bandeau sur les yeux. Mon mari faisait partie du nombre, agenouillé et les yeux bandés. Ma fille courut vers lui et murmura :

“Papa, nous t’aimons.”

Et alors, dans un grand écheveau composé des voix de ces hommes, de ces femmes et ces enfants dans le couloir, le cri se répercuta pour atteindre d’un mouvement continu ces hommes agenouillés et les yeux bandés :

“Nous vous aimons.”

Les enfants purent rentrer à la maison seulement trois jours plus tard. Je ne pus même pas les embrasser pour leur dire adieu. On m’enferma dans une petite cellule. Il y faisait très sale et cela puait. Un jour, je me sentis mal. Je voulus aller aux toilettes. Un policier me dit :

“Pisse dans ta cellule, sale chienne.”

Des membres de ma famille m’apportèrent de la nourriture, mais devant moi, cette nourriture fut jetée à la poubelle. Dans ma cellule, je pensais continuellement à mes enfants. Un jour, je regardais par une petite ouverture dans la porte. Je vis mon mari. Un policier lui enfonçait la tête dans un seau de lait.

Puis, un autre jour, je fus interrogée à mon tour. On me frappa sur la tête.

Après trente jours de détention, en compagnie de quelques autres femmes, je dus me placer devant des camé-

ras de télévision. Ainsi, tout le monde, même mes propres enfants, pourrait voir ce qui nous arrivait. Une voix dit que nous étions des criminelles.

Puis nous fûmes transférées dans une prison militaire. Là, il fallut rester menottées. Même pour aller aux toilettes.

Puis, nous avons comparu devant un juge. Je fus libérée et je pus rentrer à la maison.

Quelques jours plus tard, avec mes enfants, nous écoutions la radio. Une voix d'homme expliquait qu'en Turquie, la torture n'existait pas. Ma fille aînée se leva et dit:

“Qu'ils me le demandent à moi, si la torture n'existe pas” .»

Ceci est le témoignage de Nesri Yilmaz, une institutrice de 39 ans. Un des témoignages parmi tant d'autres concernant les tortures en Turquie. Ils ont été reçus par Amnesty International. En fait, ce récit est banal, car de tels récits vous en trouvez par centaines dans les dossiers «Turquie» d'Amnesty International et dans la presse kurde.

Nous avons en notre possession une liste de quelques milliers de noms de victimes de cette terreur des autorités turques: prisonniers exécutés, disparus, torturés. Nous possédons également une liste de presque 500 agents qui ont été utilisés comme bourreaux dans cette spirale démente de terreur d'Etat.

En Turquie, chaque prison est surpeuplée et chaque cellule cache de terribles souffrances. Dans cette mer de larmes et de souffrances, mon récit me paraît ne pas trouver sa place.

Des tortures? Depuis longtemps, ce mot est familier aux oreilles de la population en Turquie. Plusieurs milliers n'y ont pas échappé: dans les bureaux de police, dans les casernes, dans les laboratoires de torture secrets. Mon récit ne

sera qu'une illustration d'une pratique quotidienne sanglante dans mon pays.

Mickael Suphi

★

Institut kurde de Paris

## Chapitre 1

### Comme l'aigle, comme l'éclair

Ce livre est mon arrêt de mort.

L'organisation pour laquelle j'ai travaillé ne supporte aucune trahison.

Mais je ne peux pas me taire plus longtemps. Je ne peux pas continuer à me tromper moi-même.

Je suis né à Hal, dans la périphérie bruxelloise. Je sais que mon acte de baptême indiquait 18 heures 30 et mon père m'a raconté que ce jour-là, le soleil brillait. C'était le 30 avril 1967. A l'hôpital Ste Marie, je reçus mon premier coup, me manifestant dès le début par un cri. Mon père et ma mère sont originaires de la région de Gaziantep en Turquie. Ils vinrent en Belgique dans les années 60, en quête de prospérité et de bonheur. Leurs premiers mois en Belgique furent très difficiles. Ils dormirent dans des caves et des arrière-boutiques. Mais mon père ne rechignait pas à la besogne. Il travailla dur en tant que maçon et, ainsi, construisit pour notre famille une existence agréable.

Je grandis comme tous les enfants du peuple et obtins un diplôme au Collège Don Bosco à Hal. Le football était ma vie: au KV Zuun, tous me connaissaient comme un solide «tackel» arrière. Ils me surnommaient «*Ballekes*». Petit de taille, je tirais toujours hardiment entre les jambes du joueur adverse. J'explorais les routes et les gens, bien plus loin que mon petit coin de Hal-Pajottenland:

Leeuw-St-Pierre, Beersel, vers l'attrayante grande ville de Bruxelles. J'y appris à parler couramment le français... en plus des frimes et des pitreries qui font partie des amusements des jeunes.

En quittant l'école, je n'ai pas immédiatement trouvé mon orientation définitive. Ce fut une période de mille et un petits boulots. Mais durant ces quelques années, j'ai fréquenté des étrangers et appris une demi-douzaine d'autres langues. Toute cette errance cachait une nostalgie secrète de la Turquie, le pays de mes parents, que je ne connaissais qu'en tant que touriste et qui m'invitait... m'invitait...

Le 17 août 1987, je quittai la Belgique pour Istanbul afin d'y accomplir mes 18 mois de service militaire. Moyennant 200.000 FB, il peut être réduit à deux mois qu'il faut alors passer à Burdur. Deux mois de vacances en Turquie. Pourtant, ce n'est pas cela que j'ai choisi.

Je savais que le service en Turquie était terriblement dur. Un vieil homme sage m'avait dit: «Dans l'armée turque, coups de pied et coups de poing pleuvent quotidiennement sur les recrues: ce n'est que routine pour les chefs. Une manière brutale d'obtenir ta soumission. Impossible d'y échapper. Mais c'est ton devoir de rembourser ta dette envers ton pays. Les amis que tu y rencontreras, tu ne les oublieras plus jamais. Tu te souviendras de ton séjour dans l'armée turque jusqu'à la fin de ta vie.»

Il est vrai que j'étais aussi passionné de cinéma et que j'avais une admiration sans bornes pour un idéal à la Rambo, venu d'Amérique comme la pluie vient de l'ouest: un flux continu, en éternel renouvellement. J'ai un beau cahier relié dans lequel tous mes amis, à l'époque de mon service, ont écrit quelques mots de souvenir. Sur la couverture de ce cahier, Sylvester Stallone s'étale, pistolet au poing, dans toute sa gloire et sa magnificence.

Je voulais la liberté. Je voulais partir loin de chez moi. Le milieu militaire m'attirait avec sa rhétorique et son côté emphatique. En tant que motto pour ce petit cahier, une devise: «*Ceux qui veulent nuire à mon pays, je les attaque comme l'aigle et je les abats, rapide comme l'éclair.*»

J'ai déserté.

J'ai caché à ma famille et à mes amis la vraie raison de cette fuite. Longtemps, je n'ai absolument rien dit. Même mon ex-femme n'a jamais su ce que j'avais fait en Turquie. Mais parfois, la nuit, il m'arrivait de me réveiller brusquement, baigné de sueur, pétri d'une angoisse panique. Ma femme essayait de comprendre d'où venaient ces cauchemars et pourquoi je criais toujours, du fond de ces rêves noirs: «*Murat, Metin.*» Impossible d'en parler à qui que ce soit. J'étais bloqué, enfermé dans un écheveau de honte et de peur. Un sentiment de culpabilité m'enchaînait. Je voulais protéger ma famille de tout malheur. Je tentais d'échapper en oubliant, en commençant une nouvelle vie. Mais ma confusion grandissait, s'étendait comme un cancer. Je n'osais plus me regarder dans un miroir. Régulièrement, je m'enfermais dans une pièce obscure, la tête bourrée de tracas, remuant comme une idée fixe la même question: «Suis-je encore quelqu'un?»

Difficilement, par bribes et morceaux, j'ai réussi à coucher sur papier des noms du passé que je voulais oublier, quoi qu'il en coûte. Ai-je trop parlé? A l'automne 1993, un coup de fil vint imprimer un autre cours à mon existence. Au téléphone, un homme m'apostropha sur un ton menaçant: «*Faraç!*» Suivirent des menaces et des jurons égrillards. Je n'en croyais pas mes oreilles. L'enfer recommençait. *Faraç* était mon nom de code, dont nul ne connaissait l'existence. Une seule explication possible: l'homme faisait partie de la terrifiante organisation à laquelle j'essayais d'échapper.

Quelques jours plus tard, un deuxième coup de fil, lui aussi menaçant et de mauvais augure. Le danger était là, énorme et tout proche. Les menaces ne servaient-elles qu'à m'imposer le silence? Je décidai alors de mettre de l'ordre dans mes notes, mes souvenirs, et d'en faire un livre. De régler mes comptes avec cette histoire. Définitivement. Je dis adieu à ma femme: «Cela ne va plus très bien entre nous, il vaut mieux nous séparer.» J'abandonnai dans la même foulée parents et amis et me mis à errer à travers l'Europe pour me cacher, pour échapper à mes poursuivants et à leur réseau.

Bien des pages de ce livre ont été écrites à la taverne *Zürich*, place Cataluyna, si réputée à Barcelone. On m'a raconté que nombre d'écrivains étaient venus y écrire leurs livres dans son ambiance reposante. En hiver, des agents de la sécurité m'ont découvert à Barcelone. Je devais disparaître. A qui faire confiance, dans ma situation? En fait, à personne. L'éditeur Hugo Franssen me procura une adresse clandestine, loin de l'agitation du monde, afin que je puisse mettre la dernière main à ce manuscrit dans une quiétude relative. Entre-temps, j'avais pris les arrangements nécessaires pour le cas où quelque chose m'arriverait. L'organisation m'avait appris combien il est facile de mettre en scène un «suicide», un «accident», une «overdose». Trois notaires et un prêtre sont en possession de documents qui seraient rendus publics en cas de malheur. J'ai aussi fait un testament dans ce sens.

Nous avons informé le ministère belge de l'Intérieur. Il est au courant de mes projets et de mes problèmes. Sa responsabilité est de protéger le citoyen belge que je suis. Avec le sénateur Hugo Van Rompaey, j'ai été invité le 26 janvier 1994 au ministère. Nous y avons eu un entretien et j'ai rencontré le ministre Tobback pendant quelques instants. Il était au courant du dossier.

Ces mesures assureront-elles ma sécurité? L'éditeur me l'a affirmé: «Nous éditons ton livre le plus vite possible, car c'est ta meilleure protection.»

«En attaquant les Français corrompus, c'est la France que je défends.» Ainsi écrivait un Français, partisan des Algériens dans leur guerre d'indépendance contre la France. Phrase gravée sur un mur de prison, en 1961. Mon témoignage ne vise pas la Turquie, ni les Turcs, mais l'organisation dont j'ai été membre.

CIA, KGB, DST... chaque Etat a visiblement besoin d'un tel service secret. En Turquie, ce mystérieux service secret s'appelle *Milli Istihbarat Teskilati* (MIT), «Organisation nationale de renseignements». Voilà l'organisation dont je fus membre. Ce que font exactement ses agents secrets est peu ou pas connu. Bien sûr, nous connaissons James Bond, «le séducteur toujours du côté du bon droit». Mais cette image idyllique des services secrets ne correspond pas à la réalité. Cela, je l'ai expérimenté dans mon corps et à mes dépens.

A l'intérieur du MIT, on trouve une section spéciale: *Cehennem Dibi Arkadaşlar* (CDA). «Les compagnons du fond de l'enfer». Je pense que bien peu de gens en connaissent l'existence. Cette CDA est complètement autonome: un mini-MIT dans le MIT. C'est elle qui m'a obligé à torturer les gens. Impossible de décrire les hurlements et les cris d'agonie de mes victimes. Il faut les avoir entendus. Ces cris résonnent dans ma mémoire pour toujours. Mais exprimer cela sur le papier?

Je ne puis que décrire comment le jeune soldat naïf et banal que j'étais a été remodelé en forme de monstre. Ce qu'ils attendaient de moi? Qu'aveuglement, comme un robot insensible, j'obéisse à leurs plans. A ma grande honte, je dois l'avouer: j'ai torturé.

Même la crainte d'être assassiné ne m'empêche pas de faire connaître ce témoignage d'un temps de souffrance et de sang.

Ce que j'écris, ce que je sais, ce que j'ai vu, je l'ai vécu. Mais qui racontera tout le reste? Qui va dire ce que sont devenus ces milliers de «disparus sans laisser de trace» dans le réseau des prisons turques? Qui décrira les milliers de torturés en Turquie?

J'espère que vous, qui lirez ces pages, vous penserez aux disparus. A ceux qui attendent la mort sans angoisse, dans la certitude que leur cause est bonne. A ceux qui sont devant leurs bourreaux et qui ne les craignent pas.

Je continuerai à parler, toujours, jusqu'à ce que fondent les pierres, jusqu'à ce que, selon le proverbe turc, le soleil ne se lève plus. Ou jusqu'à ce que les fonctionnaires turcs s'engagent réellement à mettre fin à ce cauchemar.

★

Institut kurde de Paris

## Chapitre 2

### Le monde sous-humain de Kutahya

Le taxi déglingué s'arrêta sur la place, devant l'entrée principale de la caserne de Kutahya. C'était le 24 août 1987. Le soleil, au zénith, rendait l'air étouffant. Je sortis du taxi décrépît et payai. A ce moment précis, une vingtaine de soldats en uniforme bleu quittaient la caserne, le fusil Winchester à l'épaule. Ils firent halte au milieu de la place.

«A plat ventre, bande d'ânes!» hurla le sergent. «Cinquante pompes, merde!» Les soldats déposèrent leurs armes sur le sol et commencèrent les pompes. Tandis que dans cette chaleur moite leurs corps se redressaient, le sergent marchait avec un plaisir sadique sur les dos des militaires gémissants. Ciel! Où étais-je tombé?

Je me dirigeai vers l'entrée de la caserne. Deux ploucs y montaient la garde. Je leur montrai le document reçu à l'ambassade turque de Bruxelles.

«Attends ici, gamin!» dit, embarrassé, un des militaires. Un sous-lieutenant arriva quelques instants plus tard.

«Retourne-toi une dernière fois avant de me suivre», sourit-il. «Regarde bien, car c'est ta toute dernière chance de voir avant longtemps autre chose que les murs intérieurs d'une ennuyeuse caserne. Dès maintenant, tu seras complètement isolé du monde extérieur, camarade!»

«Quel imbécile», pensais-je.

Mais je l'accompagnai docilement.

Il me regarda: «De longs cheveux à l'armée? Ici? Quelle humiliation pour notre patrie», murmura-t-il. Longs, mes cheveux? Hier, pourtant, je les avais fait couper court pour avoir l'air bien net.

Nous pénétrâmes dans un grand bâtiment à plusieurs étages. Un sentiment d'étrangeté m'envahit. Le sous-lieutenant appela un milicien assis dans un coin. «Suis cet idiot», me cria-t-il. Le milicien me guida à travers la caserne et s'arrêta devant une porte métallique. Il lissa son uniforme et frappa. «Entrez!» Mon guide poussa la porte et j'aperçus un médecin derrière son bureau, qui grogna:

«Déshabile-toi immédiatement. Garde ton slip.» J'ignore si tout se passa suivant les normes médicales, mais je fus examiné à fond, jusque dans l'anus. Sa seule découverte fut un petit vent malodorant.

Le sous-lieutenant apporta mon dossier personnel dans le cabinet du docteur.

«Lis ce document, puis signe ici», dit-il d'un ton hargneux. Je ne connaissais pas bien le turc. En Belgique, je n'en usais qu'avec mes parents. Mais je compris qu'en aucun cas je ne devais divulguer la moindre information sur l'armée turque. Je griffonnai ma signature au bas du papier. Dorénavant, j'étais un soldat de l'armée turque.

Dans le sillage de l'officier, je quittai le bâtiment aux recoins de moisi. Quelques soldats rêvassaient sur une pelouse. «Debout, paresseux!» rugit le sous-lieutenant. En un clin d'oeil les soldats furent sur pied, droits et raides, exécutant le salut militaire.

Sans autre échange de paroles, je suivis encore le sous-lieutenant. Il marcha résolument vers un groupe de constructions identiques, bâties au cordeau les unes à côté des autres. Il s'arrêta devant la façade du *Bloc 15*.

«Voilà où tu séjourneras le temps de ta formation», dit-il sèchement. Puis, appelant un sergent: «Sergent Sabir, je

vous présente une nouvelle recrue. Faites-en ce qu'il y a de mieux.» Soupçonneux, le sergent me toisa des pieds à la tête, comme si j'étais le plus grand ennemi de l'armée turque.

«Nous allons commencer par couper ces belles boucles. Ensuite tu recevras ton équipement. Güngör, arrive, sale porc! Prends aussi cet étonnant pesticide que tu emploies si bien.»

Le soldat arriva en courant, portant une chaise et une tondeuse. Le sergent Sabir me poussa brutalement sur le siège et Güngör se mit au travail sur ma chevelure. Au même instant, un autre officier sortit en courant du bâtiment. Il avait l'air profondément contrarié. Il fonça vers le sergent Sabir en agitant sa matraque:

«Ça fait une demi-heure que j'attends ton rapport!» Et Sabir reçut une volée de gifles.

«Je l'apporte immédiatement...», dit Sabir d'un ton soumis. Pendant ce temps-là, les mains tremblantes, Güngör essayait de ramener mes cheveux à la dimension d'un millimètre.

Sa tondeuse était tellement émoussée qu'il m'arracha littéralement les cheveux. Cela me fit mal jusque sous les ongles de mes orteils.

«Voilà, cher ami. Maintenant, tu es un soldat de la patrie à part entière», me dit le sergent avec une satisfaction diabolique, un miroir tendu vers moi. Ma tête n'était plus qu'une boule de billard. En quelques minutes, j'étais devenu un autre homme.

Après cette humiliation, je suivis le sergent Sabir dans le *Bloc 15*. Fusil en joue, le soldat de garde hurla: «*Hava Er Egetim Tugayi.. 67/2 devre, 4 tabur, 15 bölük ellerinden, Mickael Suphi, Gaziantep... emrit komtanim..*» (Caserne de la Force aérienne... 67<sup>e</sup> levée, 4<sup>e</sup> bataillon, 15<sup>e</sup> division, Mickael Suphi, Gaziantep... à vos ordres, commandant!)

«Turko, tu as entendu ce que criait ce soldat?» demanda le sergent. «Toi aussi, tu dois l'apprendre par coeur. Et tiens-toi strictement à cette règle, sinon, ça va barder, fils de pute!»

Effaré, je regardai le sous-officier. Dans quel nid de guêpes m'étais-je fourré?

Le sergent Sabir me lança sur les bras un paquet d'uniformes.

«Voilà! Et signe ce papier, soldat. Penses-y, ces vêtements appartiennent aux autorités turques. Ne les perds pas, ne te les laisse pas voler, sinon, sois sûr que tu les paieras. Tu es maintenant dans le monde infernal de Kutahya. Allez, va prendre une douche.»

Après la douche, je me fis annoncer chez le commandant de section, un dénommé Kurnaz.

«Assieds-toi», dit l'officier, costaud. «Jeune homme, tu es maintenant sous mes ordres. N'essaie pas de me rendre la vie difficile, car là, ce sera la bagarre. Compris, soldat?»

J'approuvai.

Le commandant hurla: «Tu n'as rien compris, merde! Ici, on dit toujours 'Oui, commandant'. Toujours.» Je balbutiai: «Oui, commandant!»

«Tu es né en Belgique? Alors, tu parles sûrement plusieurs langues? Exactement ce dont j'ai besoin: quelqu'un qui peut m'aider à améliorer mon français. Allez, nous deviendrons peut-être de bons copains. Mais maintenant, file.»

«Oui, commandant.»

Je quittai le bloc. Des miliciens flânaient dans la cour de la caserne; d'autres étaient assis sur les pelouses. Je pris place sur un banc où des soldats bavardaient entre eux.

«Comment est la vie, ici?», demandai-je timidement.

«Un enfer», marmonna l'un d'eux.

«Une vraie malédiction», renchérit un autre.

«Si tu vois brûler une flamme dans les yeux du sergent Sabir, ne l'éteins pas et laisse-le devenir aveugle, ce sale porc!» jura un troisième.

★

Des coups violents retentirent à la porte du dortoir. Rageusement, le sergent Sabir ouvrit la porte.

«Réveillez-vous, fainéants!»

Ma montre n'indiquait que quatre heures.

«Vous avez exactement deux minutes pour me refaire un lit impeccable. Et deux minutes de plus pour raser votre sale barbe pleine de poux, sales cochons!» hurla-t-il en agitant sa matraque d'un air menaçant.

Chacun bondit hors des draps et fit son lit. Sévère, le sergent longea les plumards. Il sortit de sa poche une pièce de monnaie et la laissa tomber sur un des lits. Elle rebondit de quelques centimètres en touchant le drap et retomba. Mais la pièce ne rebondit pas sur le lit suivant: le drap n'était pas assez tendu. Le sergent Sabir fit face au soldat fautif et le gifla avec force.

La peur au ventre, chacun se hâta vers la salle de bains. Il y avait trop peu d'éviers et de miroirs.

«Plus vite, bande de misérables!» hurla un sous-lieutenant depuis la porte où il s'était placé. Cet autoritaire sous-lieutenant Yalay distribuait régulièrement de fameuses baffes. Il lui était même arrivé d'envoyer quelques miliciens à l'infirmerie.

Nous sortîmes en courant du *Blac 15* et nous regroupâmes dans la cour. Mais sans doute le mouvement ne fut-il pas assez rapide, car quelques soldats prirent quelques solides coups de pied dans les chevilles.

Kurnaz, le commandant de section, sortit. Il examina sévèrement sa troupe. Appel des noms. Inspection quotidienne. D'habitude, il laissait cette corvée à l'un de ses

sous-lieutenants; mais aujourd'hui, il voulait vérifier lui-même.

«Bonjour, soldats du *Bloc 15*», cria le commandant Kurnaz. Et nous, en chœur: «Bonjour, commandant!»

«Est-ce que l'un de vos supérieurs a insulté un membre de votre famille?»

«Non, commandant.» Un gros mensonge pour la bonne cause. Cet officier disposait d'un vocabulaire incroyablement étendu pour nous humilier: fils de pute, fils d'ânesse, lèche-cul, j'encule ta mère... Personne n'osa répliquer si peu que ce soit, de peur d'être démolì à coups de botte.

Le commandant Kurnaz s'en alla. Un soldat alluma une cigarette. Aussitôt, le sergent Sabir la lui arracha de la bouche.

«N'essaie surtout pas de faire ta grande gueule, vermine», rugit-il en le cognant en pleine figure.

«Nettoyez toutes les crasses du *Bloc 15*!» ordonna le sergent. La corvée dura deux heures. J'étais fatigué. Mes yeux pesaient comme du plomb. De garde la nuit précédente, j'avais à peine fermé l'œil.

Nous déjeunâmes ensuite dans le grand réfectoire. Un morceau de pain dur comme une pierre, quatre olives, une cuiller de confiture et un verre de thé.

«Bonjour. Comment t'appelles-tu?», me demanda le soldat assis à côté de moi.

Je répondis à voix basse, par peur des supérieurs qui faisaient les cent pas dans les allées: «Mickael.»

«Moi, c'est Ferdy. Tu es aussi un bleu, hein? Puis-je te donner un sage conseil? Exécute tous les ordres, sinon ton séjour deviendra une vraie terreur. Ne desserre pas les dents. Vis à l'ombre de ton ombre, car plus tu te feras remarquer, plus tu risqueras de te faire démolir par des volées de coups.»

Enfin un peu de chaleur humaine. J'en avais déjà presque oublié l'existence.

«Ici, c'est une saloperie incroyable», me confia Ferdy. «Sais-tu que, parfois, ils râpent du savon et le mélangent à la soupe? La viande pue la charogne. Le riz qu'on te sert nage dans l'eau de cuisson. Et quand tu essaies d'en pêcher un peu au fond de ton assiette avec ta cuiller, examine bien: ce sont souvent des larves que tu ramènes à la surface. Mais vide ton assiette. Sinon, l'orage éclate. Tout, ici, est à vomir. N'aie tout de même pas l'air de le remarquer. Merde, Mickael, ne le montre surtout pas. Sans cela, les coups pleuvront si dru que tu te retrouveras à l'infirmerie et là, c'est tout aussi grave.»

Après le repas, je quittai le réfectoire en compagnie de Ferdy. Nous allâmes nous asseoir sur un banc au soleil. Un essaim de mouches bourdonnait, énervant, autour de nos têtes. Je pris une cigarette et en offris une à Ferdy. Nous les avons fumées les unes après les autres: cela s'appelle fumer comme un Turc. Provisoirement, nous n'avions rien d'autre à faire.

Quelques minutes plus tard, le sergent Sabir éructa l'ordre de rassemblement.

«Aujourd'hui, vous recevrez un fusil.» Il fallut évidemment signer une décharge pour sa réception. Nous avions donc un fusil, mais il était encore trop tôt pour des exercices. Je proposai à Ferdy d'aller à la cantine. Mon estomac gargouillait. Peut-être y trouverions-nous quelque chose de bon à manger?

«O.K.», fit-il, «mais demandons d'abord l'autorisation au sergent Sabir.» Pour une fois de bonne humeur, il en oublia les insultes:

«D'accord, allez-y. Un quart d'heure, pas plus. Compris?»

Nous gagnâmes la cantine en flânant.

«Deux döners<sup>\*</sup> et deux thés!» commanda Ferdy au cantinier. «Payez d'abord, ensuite vous recevrez votre co-

---

\* Döner: pita turque.

mande, gros malins», grogna le dernier, revêche... «C'est deux mille lira.»

«Vous êtes fou!» dit Ferdy.

«Oui, c'est bien trop cher», ajoutai-je.

«Deux mille lira ou rien.» J'allongeai l'argent.

Après avoir quitté la cantine, nous avons dégusté sous un arbre nos délicieux dōners et notre thé. Pas question de bagueauder: quinze minutes, avait dit le sergent Sabir, sinon cela tournerait mal. Et cela, c'était la dernière des choses à souhaiter.

★

On étouffait dans le dortoir. Aujourd'hui, pas d'exercice au programme, donc, plein de temps pour écrire des lettres en Belgique. Chaque lettre expédiée ou reçue serait lue par les chefs. Pas question que quelqu'un raconte l'une ou l'autre chose susceptible de ternir la réputation de l'armée turque, donc, pas question de secret de la correspondance. Heureusement, je pouvais écrire quelques-unes de mes lettres en néerlandais, de sorte qu'aucun de mes chefs n'y comprendrait quoi que ce soit.

Je me sentais seul, bien que mon «idéal Rambo» me donnât encore, ces jours-là, du coeur au ventre. J'attendais avec impatience les lettres de la maison ou de ma famille en Turquie. C'est pourquoi, au cours de mes heures de sieste, j'écrivis de véritables paquets de lettres. Quand j'en eus terminé avec ma petite liste de correspondants, je soupirai: «Si j'avais eu un chien, je lui aurais écrit aussi.»

Il existe un dicton turc que vous retrouverez souvent dans les carnets des soldats: il exprime leur nostalgie de se sentir vraiment oubliés au fin fond de leur caserne après

tant de temps: «Un soldat ne meurt pas quand une balle l'atteint, mais quand on l'oublie.»

«*Asker vurulunca degil... unutulunca Ötür.*»

J'écrivis à un ami à Bruxelles. Usant du néerlandais, je pus m'épancher, lui confier ce que j'avais sur le coeur. Toute notre correspondance était épluchée jusqu'à la dernière syllabe, sauf en néerlandais: du chinois pour nos censeurs.

«Cher Eric,

Ici, dans cette caserne de Kutahya, nous sommes un millier de soldats. Chacun ne réagit qu'en fonction de ses chefs. Ce n'est plus une vie! L'incroyable discipline nous détruit tous. L'isolement, la solitude nous rongent. Notre vie est réduite à quelques gestes simples: le doigt sur la détente, rester au garde-à-vous avec un fusil. Ou ramper dans la boue.

Je me souviens avec une nostalgie démesurée des fantastiques journées que nous avons vécues ensemble. Ici, je craque. Je suis sur le point de... ah, oublie cela! Il y a aussi des aspects positifs. Tu te fais quelques amis. Des amis en qui tu peux avoir confiance. Des amis qui représentent parfois plus que certains membres de ta famille. J'espère que tu recevras ma lettre et que tu y répondras immédiatement. En néerlandais, s'il te plaît.

Mickaël.»

Pour tuer le temps, je sortis mon walkman de l'armoire. Je m'étendis sur mon lit, les yeux fermés, et j'écoutai de la musique. J'avais l'illusion de voguer dans un autre monde. Soudain, quelqu'un me tapota l'épaule. «Seigneur! Le sergent Sabir! Il va me passer un sacré savon...» pensai-je en un éclair.

«Puis-je aussi écouter?» me demanda le sergent, débordant de gentillesse. Je lui passai l'appareil. Il coiffa les écouteurs et

balança la tête en chantonnant une chanson de Rick Astley, à cette époque en tête de hit-parades européens. Je me dis qu'avec sa voix, Sabir n'aurait aucune chance dans le show-business... Entièrement pris par son chant, il dansait sur la musique, le front emperlé de sueur. Puis il retira les écouteurs et me regarda avec un sourire bizarre :

«Tu me donnes cette chose?»

Si je refusais, il m'emmerderait encore plus.

«Oui, sergent», répondis-je. Il me tapota encore l'épaule, très aimablement. Et de fait, il m'épargna un peu pendant quelques jours.

Le sergent Sabir était d'origine kurde. Il avait habité dans l'Est de la Turquie, une région très misérable.

Acheter des gens est courant, dans ce pays. Je le savais par expérience. Plusieurs fois, j'étais venu en Turquie avec mes parents, en voiture. Chaque fois, j'avais vu le long des routes des agents de police qui obligeaient les touristes à s'arrêter.

«Vous avez commis une infraction au code de la route», leur disaient-ils d'un ton furieux. Mais il était très rarement question de dresser procès-verbal. Les vacanciers malins leur refilaient des cigarettes, des marks ou des dollars. Pour les agents, c'était la seule manière d'atteindre un revenu relativement convenable. Car en Turquie, l'inflation atteint des proportions incroyables.

★

Après une nuit où j'avais à peine dormi, la porte du dortoir retentit de coups brutaux. Le rituel quotidien recommençait, cette fois sous la conduite du caporal Batur. Il avait la réputation d'une horrible brute qui trouvait un plaisir diabolique à rosser les miliciens.

«Pauvres minables! Vous avez au total deux minutes pour mettre de l'ordre dans cette chambrée et vous coller

en rangs devant le bâtiment», tempêta-t-il. «Pas le temps en ce moment de vous raser.»

En un temps record, tout le monde était dehors. Derrière moi, j'entendis un gémissement. Je n'osai pas me retourner. Le caporal avait une fois de plus appris à un milicien ce que signifiait sa redoutable matraque. Au cours de notre formation, nous étions régulièrement traités comme du bétail.

Ce que je pouvais haïr ce caporal Batur!

Et ce sergent Sabir!

Et l'armée turque tout entière commençait à me faire vomir.

«Faites attention!» hurla le caporal Batur avec rage. Quelques soldats jetèrent vite leur cigarette au sol. Tout à l'heure, ils devraient les ramasser eux-mêmes. Entretemps, le sergent Sabir était arrivé, un sourire venimeux aux lèvres.

«Vous avez deux minutes pour vous raser. Le dernier arrivé, je m'en occuperai moi-même. En vitesse, bande de pouilleux!»

«Oui, sergent!» Nous nous précipitâmes au *Bloc 15* comme des bêtes traquées. A la salle d'eaux, c'était la grosse bousculade, car il n'y avait pas assez d'éviers. Par-dessus le marché, ces salauds avaient coupé l'eau.

Certains miliciens prirent de la limonade. Je crachai dans mes mains, les frottai avec le savon et tartinai sur mes joues ce lugubre mélange. J'essayai de me raser au plus près. La lame m'écorcha les joues, me fit très mal. «Savon à la salive, savon à la salive...» grognai-je plein de dégoût.

Deux minutes plus tard, nous étions alignés. Le sergent Sabir hurla:

«Empotés! Vous êtes tous en retard! Mesure disciplinaire pour tous. Et d'abord, inspection.» A côté de lui, il y avait une recrue du *Bloc 15*.

«Hé, bande d'enculés! Ce lèche-cul n'est pas bien rasé et traînait encore à la salle d'eaux pendant que vous faîtes ici. Dix gifles pour sa punition!» Cette fois, le sergent exécuta lui-même la sanction. Mais souvent, il donnait à un soldat l'ordre de tabasser son camarade. Si vous refusiez, le sergent Sabir matraquait vos mains. Pas une fois, mais deux, trois, quatre fois... Toutes ces humiliations, toute cette discipline, étaient conçues pour que le soldat exécute les ordres sans récriminations et sans le moindre scrupule.

«*Ne kadar az arkadaşın varsa, ne kadar iyi senin için.*» Moins on a d'amis, mieux ça vaut: tel était notre dicton au *Bloc 15*. Car sans amis, le danger disparaissait d'être battu ou tabassé par votre meilleur ami. Les seize autres blocs ne connaissaient pas une situation aussi scandaleuse. «*Devre kayipları*» (l'unité perdue) était le nom de code de notre bloc.

★

Vint l'heure des exercices militaires. Ils avaient lieu sur un terrain situé à quelques kilomètres de la caserne, appelé *Cetan Arsa* (la place du Diable).

Nous y étions, ployant sous un équipement d'au moins 10 kg. Le sergent Sabir cria:

«Rompez, marche! Une deux, une deux...» Comme si ce n'était pas assez dur, il ordonna à certains soldats de se remplir les poches de pierres. Le sous-lieutenant qui devait diriger les exercices n'était pas encore sur les lieux. Nous devions l'attendre au garde-à-vous, le fusil appuyé contre la poitrine. Ce lourd bloc de métal, le *M1 Winchester*, avait été à l'époque vendu à l'armée turque par les Etats-Unis.

Ces minutes semblaient des heures. Enfin le sous-lieutenant arriva en jeep. Il bondit de son véhicule et hurla:

«Chacun 50 pompes, et vite!» Dans cette terrible chaleur! Impossible, même pour le plus costaud des malabars. De nombreux soldats durent abandonner très vite. Certains durent même être emmenés. Pendant ce temps, les chefs regardaient tranquillement en fumant des cigarettes.

Après l'exercice, inspection d'hygiène. Nous avons transpiré comme des bêtes. Vu que l'inspection était confiée au terrifiant sous-lieutenant Yalay, une éventuelle victime pouvait tout de suite prier le Tout-Puissant. Car si c'était Yalay qui se chargeait de la démolir... Yalay parcourut la rangée, Sabir à ses côtés. Le sergent s'adressa en hurlant à un milicien:

«Fais voir tes aisselles au sous-lieutenant Yalay, idiot! Et plus vite que ça!» Il se retourna pour voir si Kurnaz ne se trouvait pas dans les environs. Yalay tonna:

«Sale porc! Quand t'es-tu rasé pour la dernière fois?» Une gifle partit, puis une autre, et une autre...

Les deux chefs passèrent à la rangée suivante et s'arrêtèrent devant un soldat mal rasé. Il fut sérieusement malmené. Puis vint le tour de Mehmet.

«Pourquoi ta barbe n'est-elle pas rasée d'assez près?» demanda le sergent Sabir, furieux. Mais comment faire autrement? Ce matin, une fois de plus, l'arrivée d'eau avait été coupée aux éviers. Sabir frappa Mehmet au visage tandis que Yalay le cognait durement entre les jambes.

«Passez-moi l'instrument pour ce con, sergent!»

Hum... quel instrument?

Sabir lui passa un briquet et saisit solidement Mehmet par les bras. Yalay tint la flamme du briquet sous le menton de Mehmet, qui hurla de douleur. Il reçut encore un bon coup dans le bas-ventre. Plié en deux, Mehmet tomba par terre. Yalay lui ajouta une volée de coups de pied. Les rangs des soldats s'étaient immobilisés. Nul ne remuait d'un pouce.

Les deux chefs arrivèrent près de moi. Mon coeur battit deux fois plus vite. L'angoisse d'être mal rasé.

Sabir me regarda droit dans les yeux, me gifla. Eh oui, il avait oublié mon walkman.

«Pourquoi le col de ta chemise est-il trempé de sueur, *Belçikali* (Belge)?», demanda-t-il. Je craignais le pire, mais Sabir et Yalay continuèrent. J'étais passé par le chas de l'aiguille.

★

Dans le *Bloc 15* habitait un soldat un peu fou. Les chefs se moquaient régulièrement de lui. En fait, ce garçon aurait dû être exempté; mais son père avait insisté et donné de l'argent en cachette à un officier pour que son fils soit incorporé. Peut-être ainsi redeviendrait-il un peu normal.

«Attention, espèce de dingue!» cria le sergent.

«Dix pompes, idiot!» Le soldat fit ce qu'on attendait de lui.

Mais le sous-lieutenant Yalay lui donna un coup de pied au derrière. Le soldat commença à pleurnicher comme un bébé. Soudain, sa colère éclata, énorme. Il prit son fusil et... ce fut la panique! Il dirigea le *Winchester* vers Yalay.

«Je suis fou, fou, fou...», criait le soldat. Yalay tremblait de frousse. Le commandant Kurnaz accourut. Il dit calmement au soldat:

«Fehim, dépose cette arme, doucement. Il ne t'arrivera rien de mal, mon fils.» L'homme hésita.

«Allez, Fehim, fais ce que je te demande», dit le commandant en avançant lentement.

Fehim appuya le canon du fusil contre son menton, mit le doigt sur la détente et tira. Heureusement, il n'y avait pas de balle dans le chargeur. Le commandant saisit l'arme des mains de Fehim.

«Suivez-moi immédiatement dans mon bureau. Vous aussi, Yalay.»

Quelques minutes plus tard, le duo revint. Yalay était rouge de colère. Il venait certainement de recevoir un savon. Il se planta devant Fehim et lui envoya quelques coups bien placés au visage. Le soldat tomba et Yalay le bourra de coups de pied dans la poitrine.

«Emmenez-moi cette ordure», dit le sous-lieutenant.

★

Après le repas du soir, nous sommes allés flâner autour de la place. J'entendis quelqu'un derrière moi et me retournai. C'était *Amca* - le nom que nous donnons avec respect à des personnes d'un certain âge. Il avait environ 50 ans. Son fils avait terminé son service militaire. *Amca* était d'un autre bloc, mais beaucoup de gens le connaissaient.

«Je ne crois pas que mon corps puisse encore supporter longtemps cet enfer, mon fils», fit-il tristement. «Ici, tout est merdique.» J'essayai de le consoler.

«Je n'ai plus rien à chercher, fils. Laisse-moi seul.»

Je compris ce qu'il voulait dire. *Amca* allait désertier. Sans doute avait-il déjà fait de nombreuses tentatives de désertion, mais il s'était fait rattraper à chaque fois. C'est pourquoi son service militaire n'était toujours pas terminé. Les jours de service prestés avant une désertion ne comptent pas, il faut les refaire...

Le soleil disparut lentement derrière le mur de la caserne. Je me promenais en bavardant avec mon ami Ferdy. Nous regardions les étoiles en fumant des cigarettes. Nous n'étions pas de service. D'autres miliciens devaient nettoyer l'entrée du *Bloc 15* avec une brosse à dents. Soudain, un cri nous fit sursauter, Ferdy et moi, et nous courûmes jusqu'à l'entrée d'un des blocs de la caserne, un peut plus loin.

«Quelqu'un a voulu se suicider», dit un milicien.  
«Grand-père, *Amca*?» Nous étions cloués au sol.

Sabir arriva. Chacun le regardait avec fureur. Une ambulance hulula. *Amca* fut emporté sur un brancard. Il avait pris une overdose de soporifiques.

Entre-temps, le sergent Sabir avait disparu. Il savait bien pourquoi: la colère bouillonnait en chacun de nous. La présence de Sabir n'aurait fait qu'attiser la révolte. Ce sont des gens comme Sabir qui forcent des miliciens à se suicider.

Nous nous retirâmes dans notre chambrée, toutes lumières éteintes. Je m'endormis immédiatement.

Deux heures plus tard, je fus réveillé par un garde de nuit. «Sale chien d'Européen, si quelqu'un déserte cette nuit, je te réduirai en bouillie de mes propres mains!»

Je pensai: «Je suis un étranger partout, en Belgique comme en Turquie.»

Il faisait affreusement chaud. Le sergent Sabir nous avait octroyé quelques heures de temps libre. Je nettoyai mes bottes avec de la salive et du cirage. Elles brillaient. Je les rangeai dans mon armoire. Le soir, je constatai que non seulement mes lunettes de soleil, mais aussi mes bottes avaient disparu. Très excité, je cherchai dans toute la chambrée, sans les trouver. Quand le sergent Sabir entendrait cela... En hésitant, j'allai trouver le sergent Atalay, plus aimable que ses collègues.

«Sergent, quelqu'un a volé mes bottes.» Atalay me regarda avec stupéfaction.

«As-tu bien regardé partout?» «Mais oui!» J'ajoutai que mes lunettes de soleil s'étaient aussi envolées. Je suivis le sergent au bureau du commandant Kurnaz.

«Commandant, ce soldat a été volé.» Kurnaz se leva, me regarda sévèrement dans le blanc des yeux:

«C'est une grave accusation que celle d'un vol. J'espère que tu ne te trompes pas», dit le commandant. «Sergent Atalay, rassemblez les hommes devant le bâtiment. Le voleur doit être quelqu'un du *Bloc 15*, car aucun autre soldat n'est autorisé à y mettre les pieds.»

Cinq minutes plus tard, nous étions tous au garde-à-vous devant le *Bloc 15*.

«Mes amis, j'ai appris il y a quelques minutes que quelqu'un avait volé ses affaires à un soldat.» Il parlait avec autorité. «Je ne le dirai qu'une seule fois: le voleur fait un pas en avant. Dieu m'est témoin qu'il ne lui arrivera rien s'il se fait connaître maintenant.»

Tous restèrent immobiles.

«O.K., mes amis. Je ferai ouvrir chaque armoire. Désormais, Dieu m'est témoin que je rosserai personnellement le voleur.» En compagnie de quelques officiers, le commandant Kurnaz s'enfonça dans le bâtiment. Nous restâmes dehors, toujours au garde-à-vous.

Une demi-heure plus tard environ, le sergent Atalay me demanda de le suivre. Un sous-lieutenant avait des lunettes de soleil à la main.

«Sont-ce les tiennes, *Belçikali?*»

«Oui, lieutenant.» Ils avaient aussi retrouvé les bottes.

«Retourne dehors», ordonna le commandant. Le voleur était, semble-t-il, quelqu'un qui ne logeait pas dans notre chambrée. Je compris qu'il allait se faire sérieusement molester et j'en eus pitié.

★

Le sergent Atalay était un des rares chefs qui forçait le respect. Il n'utilisait pas ses poings. Il préférait le dialogue.

Par une magnifique après-midi d'été, le sergent Atalay nous accorda une permission. Nous paressions dans l'herbe. Un sergent d'une autre unité vint vers nous. Il

avait besoin de quelques victimes pour une corvée. Dans ce cas, les autorités s'adressaient toujours au *Bloc 15*. N'étions-nous pas «l'unité perdue», car la plupart d'entre nous s'étaient présentés trop tard pour le service militaire?

Le sergent nous désigna, Ferdy, quelques autres soldats et moi.

«Filez en vitesse à la cuisine!» hurla-t-il. «Il y a là une vaisselle qui atteint le plafond.» Le sergent Atalay intervint:

«Pas question. Allez chercher vos recrues ailleurs», dit-il à son collègue. «Mes hommes méritent qu'on leur laisse un peu la paix.» Le sergent se fâcha.

«Sergent Atalay, je viens exécuter les ordres d'un officier. Vous regretterez ceci.» Le sergent s'éclipsa et revint quelques minutes plus tard en compagnie d'un officier. Très tendus, nous observions Atalay. Que lui arriverait-il?

«Pourquoi contredire mes ordres, sale chien?» demanda l'officier.

«Mes hommes méritent autant de respect et de repos que les autres militaires de cette caserne», répondit le sergent Atalay avec assurance. «Et j'en ai assez qu'on désigne toujours ceux du *Bloc 15* pour les corvées idiotes. Aujourd'hui, je leur ai donné congé. Ce sont des hommes de chair et de sang. Pas des machines ou des animaux.»

Depuis mon arrivée à Kutahya, je n'avais jamais vu ça: un subordonné qui n'exécutait pas l'ordre d'un supérieur. Il fallait s'y attendre. Le sergent Atalay reçut quelques coups et tomba au sol.

«Si dans cinq minutes une poignée d'hommes de votre unité ne se présente pas, vous aurez des comptes à me rendre personnellement, fils de pute!» dit hargneusement l'officier. Le sergent se releva. En boxeur accompli, il envoya quelques uppercuts bien placés à l'officier. Justice

était faite. Quelques officiers tentèrent de séparer les combattants. A ce moment, le commandant Kurnaz apparut. Il appela le duo dans son bureau. Ils en ressortirent une demi-heure plus tard. L'officier de l'autre unité s'en alla aussitôt. Atalay restait là, l'air égaré.

Moins d'une minute plus tard, une jeep de la Police militaire s'arrêta. Un des MP mit les menottes au sergent Atalay et lui ordonna de monter dans la jeep. Nous avons tous applaudi spontanément. C'était notre hommage impuissant au courageux sergent. La jeep démarra en direction de la cellule disciplinaire.

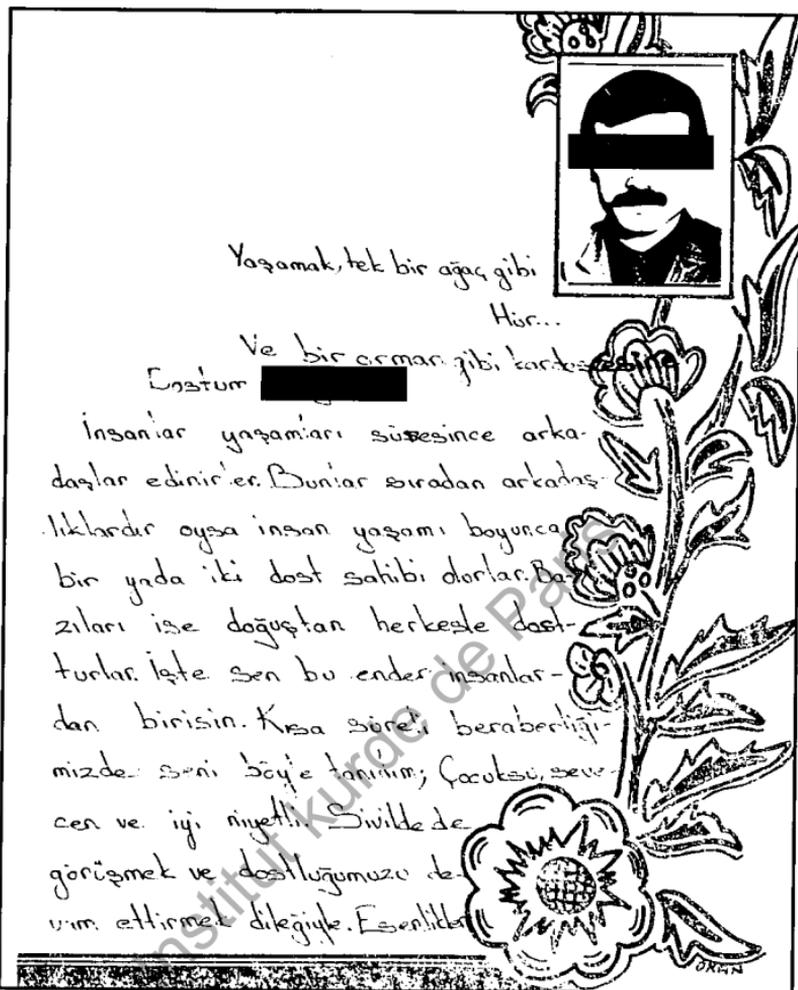
Le sergent Atalay revint deux semaines plus tard. Très amaigri. Profondément marqué. La «maison de discipline» de la caserne l'avait brisé.

★

Le jour le plus horrible à Kutahya? Ferdy, lui aussi, s'en rappela longtemps. C'était mon ami et je l'aimais comme s'il était de mon propre sang. Nous dormions dans la même chambrée, nous mangions ensemble, nous fumions ensemble... Qu'un jour j'aurais à me jeter sur lui m'eût paru une hypothèse invraisemblable.

Une fois de plus, la journée était étouffante, plus chaude que l'enfer. Ferdy, moi-même et six autres soldats devions faire la vaisselle de plus de deux mille assiettes et nettoyer le réfectoire. Une demi-heure plus tard, Ferdy et moi partîmes boire quelque chose à la cantine... au risque d'être découverts, mais tant pis, nous l'acceptons. Et nous fûmes découverts! Nous avions profité à pleines goulées d'une boisson fraîche. Une demi-heure plus tard, nous étions revenus.

«Hé là, fils de pute, vous croyez vraiment que nous n'avions pas remarqué votre disparition?» hurla le sergent de service.



Yaşamak, tek bir ağaç gibi

Hür...

Ve bir arman gibi kardeş  
Ezizim

İnsanlar yaşamları süzöğütüne arkas-  
daşlar edinirler. Bunlar sıradan arkadaş-  
lıklardır oysa insan yaşamı boyunca  
bir yolda iki dost sahibi olur. Ba-  
zıları ise doğuştan herkeste dost-  
turlar. İşte sen bu ender insanlar-  
dan birisin. Kısa süreli beraberliği-  
mizde seni böyle tanıdım; fakültesi, seve-  
cen ve iyi niyetli. Sivilde de  
görüşmek ve dostluğumuzu de-  
vrim ettirmek dileğiyle. Esenlikle

«La vie est comme un arbre solitaire ou peut-être comme un bois, très cher ami.»

Mon ami Mickael,

La vie passe et les gens se font des amis. Souvent, ce sont des amis pour une courte période, mais parfois nous faisons un ou deux amis intimes.

Pour certaines personnes, dès qu'ils naissent, tout le monde est leur ami.

Eh bien, toi, tu es de cette trempe.

Je ne t'ai connu qu'un court temps: toujours amical, de bonne humeur et plein de bonnes intentions.

A bientôt dans la vie civile et que notre amitié dure toujours.

Très cordialement, Ferdy

«Nous avons simplement fumé une cigarette», essaya Ferdy.

«Nous avons les moyens de dompter les chiens tels que vous», aboya le sergent. Il quitta le local. Une gifle? Nous y étions tellement habitués. Ce serait pire si on nous refusait l'autorisation d'aller en ville. Mais même avec un sauf-conduit, il fallait faire attention, en ville. ça grouillait de chefs. Si un soldat se conduisait d'une manière qui leur déplaisait, même là, ils lui donnaient des coups qui faisaient virer ses joues à l'écarlate. Nous fûmes convoqués chez un sous-lieutenant, réputé expert en punitions psychologiques. Nous étions là, tous deux, immobiles, au garde-à-vous. D'avance, je me sentais les joues en feu. L'officier sourit. C'était dangereux.

«Sincèrement, où étiez-vous passés?» Nous avouâmes notre visite à la cantine.

«Vous vous croyez dans un club de vacances sur la Méditerranée?» La matraque à la main, il poursuivit:

«Aujourd'hui, j'ai imaginé une punition spécialement pour vous. Ferdy, donne-lui une bonne raclée. C'est un ordre.» Ferdy hésita un instant mais me frappa au visage avec la paume de la main. «Plus fort, fils de merde!» hurla l'officier, en matraquant Ferdy au corps. Mon ami ne savait que faire. Il me frappa quelques fois de suite, les larmes aux yeux. Il avait honte.

«Et maintenant, nous inversons les rôles», me dit rageusement l'officier. Je dus aussi exécuter cet ordre cruel. L'officier jouissait d'un plaisir diabolique à voir des amis intimes se donner des coups.

La punition terminée, nous nous sommes regardés en silence. Tout à coup, nous avons éclaté de rire. Un officier aussi stupide ne pouvait détruire notre amitié.

★

## Chapitre 3

### L'enfer d'Eskisehir

C'est au cours d'un exercice que je fus convoqué chez le commandant Kurnaz. A côté de lui, un haut gradé en visite à Kutahya.

«Soldat Mickael Suphi, votre commandant de section m'a dit que vous parliez au moins quatre langues», me dit le général. J'approuvai.

«Alors, vous pouvez nous être très utile», continua-t-il. Je retournai vers mes collègues. Le sous-lieutenant Yalay vint me rejoindre. «Félicitez-vous de votre chance, Mickael Suphi. Bientôt, vous pourrez à nouveau laisser pousser vos cheveux, car vous êtes transféré au MIT», me dit Yalay.

Je n'apprendrais que plus tard ce que signifiaient ces trois lettres: *Milli Istihbarat Teskilati*. Organisation nationale de renseignements. Le service secret.

Dès que l'exténuant exercice fut terminé, je fus à nouveau convoqué chez le commandant Kurnaz. «Ta formation sera bientôt terminée. Après, tu prendras dix jours de congé. Tu pourras rendre visite à ta famille de Gaziantep et là, tu recevras de nouvelles instructions.» Quelques jours plus tard, je quittai le monde sous-humain de Kutahya. J'avais droit à ces dix jours de congé bien agréables.

Pendant mes vacances à Gaziantep, j'appelai le numéro de téléphone qu'on m'avait donné. «Mon commandant m'a donné l'ordre de vous appeler», dis-je. «Votre numéro matricule?» me demanda la voix au bout de la ligne.

«1888».

Un moment de silence, puis: «Venez ce soir vers 6 heures à côté de la statue de Kemal Pasa Atatürk, face au bâtiment des postes au centre de la ville.»

J'étais à temps au rendez-vous. Un homme dans la trentaine, semblant sorti du néant, se trouva soudain à côté de moi. Costume de ville distingué, barbe finement taillée. Il portait des lunettes de soleil. Un homme d'un chic discret.

«Suivez-moi, Mickael Suphi.» Et il marcha vers une terrasse.

«Tout ce que je vous raconte est strictement secret», dit le mystérieux personnage. «Votre propre famille ne peut pas savoir que vous êtes engagé par le MIT. Dans huit jours, vous partirez à Eskisehir. Là, vous recevrez une formation d'agent du MIT. Ensuite, vous serez muté à Ankara ou à Istanbul. Dès aujourd'hui, vous pouvez laisser pousser vos cheveux.» L'homme me poussa dans la main un papier portant une adresse:

*Eskisehir Kopru Basi*

*Ordu Evi*

*Cengiz Topel Caddesi.*

Puis il se leva et disparut.

★

Le bâtiment d'Eskisehir ressemblait plus à un hôtel qu'à une caserne. Au comptoir, quelques hommes en costume de ville. Je me présentai à la réception, juste à l'heure.

«Revenez vers midi», m'ordonna le soldat en civil. Après une promenade en ville, je me représentai au comptoir. Par un chemin extérieur, le soldat me conduisit à une entrée arrière. Il me fit attendre dans le petit hall. Tous ceux qui se trouvaient dans ce couloir me regardaient avec hostilité. Cette menace me fit frissonner. «Il se passe ici des choses

pas claires», pensais-je. A peine quelques secondes plus tard, je reçus un coup sur la joue:

«Comment t'appelles-tu, chient puant?» demanda le colosse qui m'avait fait connaître la force de sa main.

Ahuri, je répondis: «Mickael Suphi.» Nouvelle gifle. «Deux minutes de retard, soldat! Suis-moi.»

Nous parcourûmes quelques couloirs jusqu'à un bureau, derrière lequel siégeait un homme d'une cinquantaine d'années.

«Voilà donc notre nouvelle recrue», dit-il sèchement. «Je ne sais vraiment pas pourquoi vous avez été engagé et ça ne m'intéresse absolument pas. Mais, dès aujourd'hui, vous êtes sous mes ordres. Dès aujourd'hui, vous porterez un nom de code. Dès aujourd'hui, vous serez Faraç. C'est ainsi qu'on vous interpellera. Personne ici ne pourra connaître votre vrai nom. Personne! Et vous ne dévoilerez votre vrai nom à personne. Sinon, quelques bonnes gifles sur la gueule vous rappelleront à l'ordre. Vous êtes Faraç. Compris?»

Il me glissa deux documents sous le nez.

«Puis-je les lire?» demandai-je. Le premier papier précisait que je serais mis au travail en tant que réceptionniste. Le second disait: «Dès aujourd'hui, Mickael Suphi est intégré à l'Organisation nationale de renseignement. Il y restera en fonction jusqu'au dernier jour de son service militaire.» Je signalai.

«Durant les trois jours à venir, vous serez soumis à des épreuves sévères. Si vous tenez le coup pendant six semaines, alors vous deviendrez membre à part entière du MIT. Maintenant, hors d'ici!»

Je quittai le bureau et errai dans le couloir. L'homme qui m'accompagnait me retint.

«Quel est ton nom?» me demanda-t-il brusquement.

«Mickael Suphi.» Je compris immédiatement que j'avais fait une erreur. «Faraç! Faraç est mon nom.» L'homme me regarda et me donna un bon coup.

«Ne t'a-t-on pas dit que tu t'appelais Faraç, idiot?» dit-il d'un ton cinglant. «Suis-moi.»

Il s'arrêta devant une porte et frappa. Un homme entièrement vêtu de noir, que mon accompagnateur appela «Docteur», nous ouvrit. Il m'examina des pieds à la tête et demanda:

«Faraç, au nom du ciel, que viens-tu faire ici?»

Je répondis timidement: «Réceptionniste.»

Docteur éclata de rire. «Réceptionniste? Quelle blague, les amis!»

Sans comprendre, je le regardai, craignant de recevoir encore une tripotée. Docteur désigna un autre homme en noir, assis au bureau.

«C'est Vedat. Ces autres imbéciles, là, sont Murat et Metin. Ce sont des bleus comme toi. Désormais, vous exécuterez nos ordres.»

Vedat, l'arme à feu sur la hanche, me demanda:

«Comment t'appelles-tu, milicien?»

«Faraç.»

On m'avait bien imprimé dans la tête de ne plus jamais dire mon vrai nom, quelles que soient les circonstances. Mais ce type ne semblait pas d'accord. Il se leva, menaçant:

«Tu te moques de moi, mec? Je t'ai demandé comment tu t'appelais vraiment», rugit-il. Était-ce un piège ou devais-je réellement livrer mon nom? Je répétais:

«Mon nom est Faraç.»

Vedat réagit vivement. Il me fila des coups sur les oreilles.

«Quel est ton nom, espèce de chien?»

S'ensuivit une volée de gifles. Sidéré, je lui dis alors mon vrai nom:

«Mickael Suphi.»

Je l'avais à peine prononcé que les deux recrues, les «bleus», échangèrent un regard significatif. Houla! J'avais commis une erreur.

Alors Vedat se déchaîna. Sa voix crépita comme une mitrailleuse:

«Tu vois, Docteur, ce type est incapable de nous cacher quoi que ce soit. Voilà, jeune homme... Mon nom est Vedat et ces deux-là, qui ont fait la même erreur que toi, sont Murat et Metin. Vous avez commis cette gaffe de donner vos vrais noms alors que vous aviez instruction formelle de les taire. Même sous les coups, il faut les cacher, têtes de noeud!»

Les brutalités se mirent à pleuvoir. Vedat frappait, me lançait des coups de pied partout où il pouvait m'atteindre. Comme il me tabassait de plus belle, je tombai sur le sol, et il frappa encore. Mon nez saignait, mon visage était couvert de sang.

«C'est la dernière fois que tu dis ton nom. Sinon, je te mettrai en pièces de mes propres mains. Il ne faut jamais révéler ton nom, même sous la torture. Car si tu le lâches, ça fait des problèmes pour tout le monde. Pigé, Faraç?»

Docteur vint vers moi. Il essuya le sang avec de l'ouate. Et je compris soudain pourquoi on l'appelait «Docteur».

Sitôt mes blessures soignées, je fus appelé avec les deux autres «bleus» chez Vedat. Impassible, comme si rien ne s'était passé, il nous lança:

«Ecoutez bien, les gars. Dans notre unité, les choses ne fonctionnent pas de la même manière que dans les autres sections du MIT. Bien sûr, nous appartenons au MIT, et nous en sommes fiers. Mais nous formons une unité spéciale. Notre section se compose au maximum de 5 personnes, car nous sommes, en fait, des agents de la CDA, la *Cehennem Dibi Arkadaslar*, les «Compagnons du fond de l'enfer». La CDA ne se compose que de cons dans notre genre. Nous ne connaissons aucune pitié. Tout ce qui est humain nous est étranger. Nous, Docteur et moi, nous devons vous former, faire de vous les meilleurs spécialistes en interroga-

toires de prisonniers politiques. Tous les six mois, nous recevons une nouvelle levée de trois «bleus». Personne ne peut le savoir. Même pas les officiers et les autres soldats de la caserne. Pendant la journée, vous serez des soldats ordinaires et vous ferez les mêmes petits boulots que les autres. Parfois, vous serez engagés dans des missions particulières. Après une formation spéciale, vous serez transférés dans une autre ville. A la fin de votre service militaire, vous aurez le choix: soit signer pour un minimum de cinq ans supplémentaires, soit foutre le camp!»

Je ne m'y retrouvais plus. J'avais été désigné comme simple réceptionniste! De plus, ce deuxième choix me paraissait complètement surréaliste. Un service de renseignements ne laisse jamais partir quelqu'un qui connaît les secrets de la maison!

«Notre mission est la *Kontrgerilla* (la contre-guérilla)», continua Vedat. La plupart des gens arrêtés et interrogés sont d'origine kurde. Comme moi. Mais je n'appartiens pas à ce petit groupe d'assassins du PKK, le parti ouvrier de Kurdistan. Le PKK est le plus grand ennemi de notre peuple depuis plusieurs années. Chaque jour, des centaines de militants et de sympathisants du PKK sont arrêtés. Ils menacent la sécurité de la Turquie. C'est pourquoi nous les enfermons dans des prisons spéciales à Ankara, Istanbul, Eskisehir et Bursa. Ce sont des prisons de type L. Ils y restent sous surveillance ultrasévère. Après un certain temps, cette racaille est transférée au DAL, le *Derin Arastirma Laboratuari*. En l'occurrence, un laboratoire d'enquêtes menées jusqu'au bout. On y applique les méthodes les plus brutales pour faire parler les prisonniers. Peu nombreux sont ceux qui connaissent l'existence du DAL. Vous serez formés à travailler pour le DAL. Je crains qu'à ce jour, aucun d'entre vous ne soit capable de trancher le cou à un mouton. Je transformerai très vite tout cela. Après cette formation, vous saurez tous comment exécuter quelqu'un sans laisser la moindre trace.

Vous ne pouvez en discuter qu'avec une seule personne, vous-même. Les premiers jours, ne vous laissez même pas le temps d'un simple bavardage. Un bon conseil: fermez-la. Si quelqu'un parle, c'est un danger pour notre sécurité.»

Vedat nous glissa un livre entre les mains: «Le manuel des tortionnaires», nous dit-il d'un ton triomphant. «Ne jamais emporter ce livre, compris? Celui que je surprends à le glisser à l'extérieur aura affaire à moi. Maintenant, tournez la page 1.»

Je lus:

*Falaka*: coups de bâton.

*Bayat peynir*: fromage moisi.

*Cop Sok*: matraque dans l'anus.

*Pislik dibi*: fosse d'aisances, cloaque à merde.

*Opération masasi*: table d'opération.

*Coca-Cola*: bouteille de cola.

*Cehennem banyosu*: bain de l'enfer.

*Akil Suyu ya Cehennem su*: eau de l'enfer.

*Kibrit oyun*: jeux de soufre.

*Köpek odasi*: cage aux chiens.

...

J'avais déjà des nausées, sans savoir à ce moment-là quelles techniques de torture se cachent derrière ces mots. Ce n'était pas possible? J'étais occupé à feuilleter un manuel pour terroristes. Parvenant à peine à cacher mon dégoût, je me tus.

Vedat paraissait savoir lire dans mes pensées. Il dit:

«Ce sont les seules méthodes efficaces pour combattre le terrorisme. Aucune place ici pour les chiffes molles.»

«Le corps d'un homme est très fragile, poursuivit Vedat. Il comporte énormément d'endroits sensibles. Vous devez donc très bien les connaître. Ce savoir est du plus grand intérêt pour notre mission. De plus, nous disposons de tout un arsenal de méthodes auxiliaires: exemple, une matraque

par laquelle on peut faire passer un courant électrique. Elle peut être poussée dans le vagin d'une femme. Ou dans l'anus d'un homme.»

Docteur, l'homme en noir, déposa un petit appareil sur la table.

«En général, ceci est utilisé comme générateur pour les appareils ménagers», dit-il. «Mais nous pouvons également l'employer comme outil de torture. C'est d'ailleurs un engin très pratique, de taille réduite, facile à emporter. En plus, la plupart des Turcs possèdent un tel générateur, de sorte qu'il ne viendrait à l'esprit de personne d'utiliser cela comme un outil de supplices... Nous arrosons d'abord le prisonnier avec un tuyau de jardinage. Ensuite, nous plaçons des électrodes type «pince de crocodile» sur tout son corps, par exemple sur ses parties génitales. Ou dans l'anus. Sous la plante des pieds, sur le nez, dans les oreilles. Sur la langue. Ce sont des endroits très sensibles. Nous envoyons l'électricité à travers le corps. Quelques secondes plus tard, le prisonnier se met à parler. Ce n'est pas plus compliqué.»

Vedat nous montra un autre appareil: «Ceci est un téléphone du type *Sahara EE-80*, qui peut lui aussi être utilisé pour administrer des chocs électriques. Nous vous montrons tout cela pour vous persuader qu'il ne faut vraiment pas de matériel spécial pour torturer. Des objets de la vie courante, tels ces générateurs, peuvent donc très bien servir à notre objectif. Ouvrez le manuel à la page 34. Vous y trouverez toutes les méthodes de torture avec courant électrique»

*Cintre palestinien, cravate de boucher, table d'opération, bain de l'enfer...* Je ne compris pas tout de suite ce que je devais me représenter à travers ces termes.

«Assez pour aujourd'hui», dit Vedat. Lui et le Docteur enfilèrent d'autres vêtements et déposèrent leurs revolvers. Je reçus une chemise blanche et un pantalon noir, comme les autres miliciens.

«Suivez-nous», dirent-ils.

Nous sommes allés à la cantine. Je n'avais pas encore échangé une seule parole avec Murat et Metin. Eux aussi, je m'en rendais compte, étaient abasourdis par les explications de Vedat. Au réfectoire, nous glissâmes nos chaises sous la table. Soudain, un soldat surgit à côté de moi :

«Eh, Mickael, que fais-tu ici?»

Je le regardai d'un air étonné. C'était Mamisali! Lui aussi venait de Kutahya.

«Qui es-tu, soldat?» Je faisais semblant de tomber des nues.

«Mais, Mickael, tu ne me reconnais plus?»

Je secouai la tête avec obstination: «Non, mon ami, tu te trompes. Je ne suis pas Mickael.» Je me détournai de lui. Le soldat s'en alla. Quelques instants plus tard, Vedat me murmurait à l'oreille:

«Bien joué, Faraç.» Je le regardai dans les yeux. Vedat était un monstre, je n'en doutais plus.

Ce soir-là, après le repas, il fallut encore expédier une montagne de vaisselle sale. Après minuit, la fatigue nous tomba dessus. Ce n'est qu'à deux heures du matin qu'enfin, nous pûmes gagner notre lit. Une trentaine de soldats dormaient dans notre chambrée. D'un bloc, le sommeil me prit. Puis, tout à coup, la lumière s'alluma, une lumière éclatante.

«Metin, Faraç, Murat... tous les trois en rang devant moi.» C'était la voix criarde de Vedat. Que nous voulait ce con au milieu de la nuit? *Ayani yıkamak içinmi?* (Devions-nous lui laver les pieds?)

Les autres soldats de la chambrée se frottaient les yeux, ne comprenant rien à la scène. Muets, ils regardaient. Certains faisaient mine de continuer à dormir. Dans la chambrée, on aurait entendu voler une mouche, jusqu'au moment où Vedat ouvrit sa grande gueule:

«Vous avez reçu un boulot (la vaisselle), mais il semble qu'il ait été fait avec négligence. Cela mérite une punition. La prochaine fois, et ce sera dans une heure, vous y réfléchirez à deux fois.»

Et pan! Une solide beigne à tous les trois. La ixième... Mes joues brûlaient comme un poêle en plein hiver. Je compris que cet incident n'avait rien à voir avec la vaisselle. Vedat voulait nous transformer, nous, gamins naïfs, en exécuteurs durs et insensibles de ses ordres... faire de nous des machines.

Nous avons pu nous recoucher. Il nous accorda une petite heure de repos. Au lit, toutes mes pensées allèrent vers mes parents et mes amis.

★

«L'une des méthodes les plus douloureuses est celle du *cintre palestinien*», nous raconta Vedat le jour suivant. «En moins d'un quart d'heure, le prisonnier perd connaissance. Comme pour chaque torture, le prisonnier est entièrement nu. Ses mains sont attachées dans son dos par une lanière. Nous glissons une barre dans le noeud. Nous suspendons cette barre à un crochet dans le mur. Le prisonnier balance à cette barre. Cela provoque de terribles douleurs aux muscles de la cage thoracique et, très vite, il s'évanouit. C'est à ce moment que nous appliquons les chocs électriques. Ainsi, il reprend conscience. Et vous pouvez être sûrs qu'il n'attendra pas longtemps pour parler. Cette forme de torture est utilisée par les services secrets israéliens, d'où son nom de *cintre palestinien*.»

Sans sourciller, Vedat continua.

«La *cravate du boucher* est un peu moins pénible. C'est aussi un supplice par suspension. Les pieds sont liés par une courroie. Le prisonnier est suspendu comme une pièce de bétail dans une boucherie. Alors, nous lui envoyons l'électricité dans le corps.»

Et ce n'était pas fini. La *crucifixion de Jésus* décrivait une autre forme de suspension, comparable à la crucifixion du Christ.

«Mais sans taper des clous dans les paumes des mains et des pieds», expliqua patiemment Vedat, sans la moindre émotion. D'ailleurs Jésus n'a pas reçu de chocs électriques, lui. Les bourreaux turcs sont plus brutaux que les Romains.

*Table d'opération, bain de l'enfer, cage aux chiens...* Vedat et Docteur nous les expliquèrent sans problème, comme s'ils nous apprenaient que  $1 + 1 = 2$ .

«Nous avons également des formes de tortures spéciales pour les femmes», expliqua Vedat. «Par exemple: le viol par eau. La femme doit se coucher, le dos sur une table. Ses poignets sont attachés, ses jambes écartées. Nous injectons de l'eau glacée dans son vagin, ce qui provoque un choc terrible. Cette technique ne laisse pratiquement aucune trace. Très pratique! Une méthode physique, mais très efficace au niveau psychique.»

«Mais il y a des manières plus simples d'obliger quelqu'un à avouer», dit Vedat, très satisfait de lui-même. «Ta ceinture de pantalon te permet d'obtenir bien des choses. Ou la mise à feu d'allumettes sous les ongles des doigts.»

«*Bayat Peynir, le fromage moisi*, est une torture sans violence physique. Le prisonnier est nu, avec un bandeau sur les yeux. Nous l'attachons sur une chaise avec des linges humides. Tous les quarts d'heure, on lui remplit la bouche de fromage moisi, de cancrelats et d'autres saloperies. En même temps, tout près, nous laissons couler l'eau d'un robinet. Cela, c'est vraiment un supplice psychologique. Le prisonnier veut rincer le goût infect qu'il a dans la bouche. Il entend couler l'eau et il ne peut pas boire.»

«Ou encore, nous lui faisons entendre les appels à l'aide d'autres prisonniers torturés... *Müzik Duyur*: des prisonniers aux yeux bandés sont placés le long d'un mur, tandis

que résonne une certaine musique. Musique est un joli nom, car les malheureux entendent des enregistrements d'appels au secours de prisonniers qui ont été torturés.»

Vedat regarda sa montre. La leçon était terminée. Murat, Metin et moi quittâmes le bureau.

«Je ne parviens pas à y croire», dit Murat. «J'ai toujours été pour la justice contre la violence, mais maintenant, ceci...» Murat et Metin étaient tous deux d'origine kurde. Ils avaient été recrutés pour martyriser leurs propres compatriotes. A eux aussi on avait menti.

★

J'avais à peine dormi. Les récits d'horreur de Vedat et Docteur entendus depuis deux jours me hantaient de façon lancinante. De plus, cette nuit encore, Murat, Metin et moi-même avions été réveillés en sursaut.

Après le déjeuner, il fallut expédier quelques corvées, comme les autres soldats de la caserne. Aujourd'hui, c'était la corvée «toilettes», en compagnie de soldats avec lesquels nous n'avions aucun contact. Les autres habitants de cette caserne étaient-ils au courant de nos activités? Je ne crois pas.

Après le repas, nouvelle leçon d'actes d'horreur. «Connaissez-vous la *Falaka*?» demanda Vedat. Comme si nous savions de quoi il s'agissait! Nous pouvions à peine essayer de le deviner.

«C'est une des méthodes de torture les plus appliquées. Le prisonnier est couché sur le dos, les yeux bandés et les poignets liés. On place ses jambes à travers le dossier d'une chaise de façon à ce qu'il ne puisse plus bouger les pieds. Nous prenons notre matraque et nous frappons les plantes des pieds. Lorsqu'il perd conscience, on peut le faire revenir à lui en l'aspergeant d'eau ou par des secousses électriques. Puis recommencer à frapper les plantes des pieds

jusqu'à ce qu'il parle. Ecoutez-moi bien: jusqu'à ce qu'il trahisse ses amis. Ce supplice s'emploie pour tous, hommes et femmes. Il serait même applicable aux animaux.»

Je trouvais tout cela épouvantable, angoissant, mais je continuais à écouter, tant était grande ma crainte des coups assénés par Vedat.

Il nous prévint:

«Faire parler quelqu'un par des moyens brutaux est tout un art. Chaque individu a sa propre force physique et spirituelle. Une vieille personne épuisée crèvera plus vite qu'un jeune gaillard bien bâti. Mais un type hypersolide peut être amené à parler bien plus vite qu'un vieil homme au caractère bien forgé.» En disant cela, il se tapait sur le crâne: «*Ka-fa, kafa...*» (pas fou, pas fou).

Une heure plus tard, il s'arrêta.

«Cette après-midi, vous pourrez faire une petite sieste. Donc, pas de corvées. Car tout à l'heure, nous allons exiger de vous un maximum de forces.» Vedat ricanait, mystérieux.

Ce jour-là, il ne se passa plus rien. Vers 23 heures, nous nous sommes enfoncés sous les couvertures. Vedat avait peut-être oublié ce qu'il nous avait annoncé quelques heures auparavant.

★

«Réveillez-vous, bande de flemmards!»

Je regardai ma montre: 2 heures du matin. Vedat était là. En deux temps trois mouvements, je m'habillai avec mes deux collègues Murat et Metin et courus à la suite de Vedat. Nous ne nous rendions pas encore compte qu'à ce moment, notre vie allait être complètement bouleversée. Dans la salle de classe il nous fit enfiler une chemise noire, tout comme lui. Il s'arrêta devant une porte de fer blindée.

Nous sommes entrés. L'air était chargé, menaçant, de mauvais augure.

«Bienvenue à notre DAL, messieurs», dit-il triomphalement. Nous nous trouvions dans une grande chambre sans fenêtres. Une lumière faiblarde laissait deviner, dans la pénombre, trois personnes menottées, bandeau sur les yeux, sparadrap barrant la bouche. L'une d'entre elles devait avoir 60 ans, les deux autres quelque 30 ans. Je ressentis un choc violent: allions-nous devoir torturer ces gens? Mettre en pratique dès aujourd'hui les leçons de Vedat? Questions angoissantes. Mais nous restions muets. Les coups que nous avions reçus de Vedat ne rataient pas leur effet. Je regardais, comme hypnotisé, le vieil homme. Il exhalait une telle fatigue qu'il semblait devenu une loque incapable de résister.

Vedat accusa le vieil homme de faux en écriture et de fraude. Les deux autres étaient inculpés d'avoir collaboré avec l'opposition PKK.

«Alors, fils de putes, lequel de vous trois avouera le premier?» cria-t-il en s'avançant vers ses victimes. Il fixa le vieillard: «Voyons voir, vieux porc. Si tu me dis qui sont tes complices, je te promets de te traiter avec douceur. Sinon, je te le jure sur le Saint Coran, je te tabasse de telle façon que tu n'y survivras pas.» Vedat serra les poings et frappa le vieillard au ventre. L'homme se plia en deux de douleur.

«Non, pas tomber, vieux cochon. Je ne connais aucune pitié. Même si tu étais mon propre père, je te molesterais de mes propres mains. Tu te prends pour qui? Pour quelqu'un qui peut tromper l'Etat par des pratiques dégoûtantes? Tu n'es qu'un traître banal.» Il dit à Docteur, par-dessus son épaule:

«Franchement. *Bu devletin amina goyarim çünkü yaptimis isi pek sevmiyorlar escinseller.*» (En ce qui me concerne, les autorités peuvent aller au diable; aucun respect pour notre travail, ces pédés.)

Il s'adressa aux prisonniers:

«J'enlève vos menottes. Je vous veux tout nus dans la minute qui suit. Otez vos vêtements. Mais celui qui touche à son bandeau, je le réduis en bouillie.»

Ils étaient là, les yeux bandés, nus et immobiles. Incapables d'avancer d'un pas, nous étions comme cloués au sol. Peut-être avais-je aussi peur que les prisonniers? Frissonnants, leurs bras en croix sur leurs épaules, ils semblaient vouloir se protéger du froid et de ce qui allait leur arriver.

«Ici, nous faisons même parler les pierres. Même le Président de la République ne peut pas nous atteindre», croassa Vedat. Puis, tourné vers nous:

«Conduisez ces porcs dans le coin.»

Du doigt, il nous montrait le coin droit. Nous n'osions pas répliquer. Nous avons obéi. A ce moment-là, pas un instant je n'ai pensé à refuser. Impossible d'exprimer clairement le sentiment qui s'est emparé de moi: l'angoisse d'être battu, moi aussi... le fait de savoir qu'ils avaient la possibilité sans limites de disposer de vous...

Trois cobayes pour trois élèves-tortionnaires. Peut-être ces gens n'avaient-ils rien à dire, peut-être étaient-ils innocents, arbitrairement choisis pour inaugurer notre baptême du feu.

Je pris un des prisonniers par le bras et murmurai:

«*Gel benimle, gel.*» (Suis-moi, suis-moi.)

Je commençais à comprendre les intentions de Vedat et de Docteur. Les trois hommes furent suspendus par leurs menottes à un anneau scellé très haut dans le mur. Vedat voulait employer le supplice du jet d'eau glacé.

J'étais sous le choc. Imaginez: voir pendu un vieil homme enchaîné! La pointe de ses pieds touchait à peine le sol. Ses poignets devaient supporter tout le poids de son corps. Une position difficile, douloureuse. Mon coeur battait la chamade et je m'attendais à bien pire encore.

«Faraç, ici!» aboya Vedat. «Donne une douche à ces trois fils de pute.» Docteur me fourra un tuyau d'arrosage dans les mains. «Au boulot, Faraç!»

D'un jet puissant, l'eau jaillit du tuyau. Je n'osais pas regarder. Vedat me donna un énorme coup sur la tête.

«Qu'est-ce qui te prend, fiston? Douche les endroits sensibles, pas à côté. Crois-tu qu'à ta place ils auraient pitié? Ce sont des bêtes, Faraç. Des bêtes. Dirige le jet d'eau entre leurs jambes. Il faut que ces porcs aient mal. C'est pour cela que tu es ici. Et merde, ils ne méritent pas mieux, ou veux-tu prendre leur place?» Je fis ce qu'il me demandait, tout en épargnant le plus possible vieil homme.

Cinq très longues minutes passèrent. Docteur ferma enfin le robinet. Dans l'autre coin, l'air égarés, Murat et Metin me regardaient. Je restai là longtemps, le tuyau entre mes mains qui tremblaient. Je regardais le vieillard, mains crispées sur le tuyau que Docteur eut un mal fou à me retirer.

«*Eskisehir seytani*, diable d'Eskisehir», me dit Vedat. «Proficiat, Faraç. Tu es un tortionnaire-né. Maintenant, c'est à notre tour.»

Tremblant d'émotion, je rejoignis l'autre côté de la pièce, derrière mes deux collègues, comme si je voulais me cacher. Mais on nous rappela tous les trois.

«Pendant que Docteur et moi nous allons nous occuper de l'un d'entre eux et pour ne pas perdre de temps, j'ai besoin de vous, les gars. Vous allez détacher ce fils de pute, là, à gauche. Liez ses poignets dans le dos avec la lanière de cuir qui est là, sur la table. Plus tard, nous nous occuperons de ce vieux porc.»

Metin et moi avons poussé un des hommes sur le sol de pierre et Murat lui attacha les poignets comme on le lui avait ordonné. Vedat et Docteur avaient jeté l'autre jeune homme sur le sol. Ils le rouèrent de coups jusqu'à ce qu'il fût presque évanoui. Il resta là, étendu, inerte, le visage

tourné vers le carrelage. Vedat mit un genou sur le dos de l'homme et attacha ses poignets. Docteur s'agenouilla près de la tête de la victime et la frappa violemment, en même temps sur les deux oreilles: pan, pan, pan...

Puis Docteur sortit deux barres de fer d'une caisse de bois. Devrions-nous les employer pour martyriser plus encore ces malheureux? Il fallut glisser une de ces barres dans le noeud qui reliait les poignets de la victime. Metin ne comprit pas immédiatement ce que Docteur voulait de nous et encaissa une volée de coups. Enfin, il réussit et les deux détenus furent hissés et suspendus à deux crochets au plafond. Cette suspension bras dans le dos étirait les muscles des bras, de la poitrine et du ventre des victimes. Ces muscles devenaient des cordes. S'ils détendaient un peu cette tension musculaire, leurs corps s'affaissaient et cela provoquait une douleur intenable, cisailante. Ils essayaient désespérément de conserver la tension musculaire afin d'éviter de perdre connaissance. Alors, ils pendaient là, les jambes se balançant légèrement. Je pensais: «Comme des anges de la mort.» Vedat observait tout cela avec satisfaction. Il dit: «Voici le *cintré palestinien*, Messieurs.»

La souffrance éclatait sur le visage tordu des deux hommes martyrisés. Ils essayaient de hurler. Mais à travers le sparadrap, tout cri était rendu impossible. Ils émettaient à peine un grognement étouffé.

Furtivement, de peur de la main de Vedat, j'essuyai une larme qui perlait.

Entre-temps, Vedat trépigait comme un fou furieux en direction du vieil homme.

«Murat, Faraç, préparez ce porc pour la *Falaka*. Et ne perdez pas de temps, merde! Avant que je termine ma phrase, vous devriez être occupés à l'exécuter», rugit-il.

Je commençai à me demander si les cris de Vedat n'allaient pas finir par être entendus par les autres soldats dans le

bâtiment. Mais la salle était hermétiquement isolée des autres locaux.

Pendant que Murat et moi garrottions le vieil homme tremblant de froid, Docteur attachait des électrodes sur les parties génitales et le gros orteil des deux autres qui pendaient encore au plafond. Il les relia au générateur.

«Faraç, apporte-moi la chaise», cria Vedat. Je compris ce qu'allait subir le vieil homme: la Falaka redoutée. Nous l'avons poussé sur le sol, passé ses jambes par le dossier d'une chaise de sorte qu'elles prenaient un angle droit. Vedat s'assit à califourchon sur lui pour l'empêcher de bouger. Docteur passa une matraque à Murat.

«Ici, prends. Et tape sur ce porc!» Murat frappa quelques coups violents sur la plante des pieds: un, deux, trois... au dixième coup, les yeux de Murat se figèrent. Ils ne reflétaient plus qu'un abîme sombre. Je compris qu'il était sur le point de se précipiter sur Vedat. Docteur lui arracha la matraque des mains et me la passa.

«A ton tour, Faraç.»

Je frappai. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix. A chaque coup, le gémissement du vieux allait crescendo et cela vous pénétrait jusqu'à la moelle des os. Je voyais les rides de souffrance sur le front du vieil homme. Un morceau de peau était arraché de la plante d'un pied.

Ce fut ensuite le tour de Metin. Il eut beaucoup de mal à exécuter cet ordre. Au troisième coup, il laissa tomber les bras, incapable de continuer à frapper. Docteur lui asséna une volée de baffes. Heureusement, la Falaka s'arrêta.

«Murat, fais-le marcher dans une flaque d'eau. Ajoutes-y du sel et les plaies guériront plus vite», dit Docteur. Murat traîna le vieux vers la flaque d'eau au milieu de la pièce. Mais dès qu'il eut un pied dans l'eau, il s'effondra. Il tenait ses pieds crispés vers le haut pour empêcher le contact avec l'eau salée.

Entre-temps, les deux autres prisonniers restaient toujours suspendus dans leur position précaire. L'un d'eux était inconscient.

Immédiatement, le docteur se précipita sur le générateur et l'actionna. Les corps des deux prisonniers furent secoués de mouvements incontrôlés. Je voyais passer le courant à travers leurs muscles. Cela dura d'interminables secondes, jusqu'à ce que le prisonnier inconscient revînt à lui. Face à ce spectacle, j'étais écoeuré. Comment pouvaient-ils supporter ça?

«Venez, aidez-moi à descendre ces porcs», cria Docteur. Nerveusement, nous avons placé une chaise sous les corps des prisonniers suspendus. Nous avons retiré les barres des crochets. En un éclair, je crus voir sur une des victimes une trace d'urine. Un des torturés tomba sur le sol comme un sac, il n'avait plus de force dans les jambes.

Vedat y mit fin. D'un signe, il nous fit quitter la pièce en compagnie de Docteur. Je jetai un dernier regard sur le vieil homme à terre.

Dans les jours qui suivirent, je n'ai plus entendu parler de nos victimes. Je me demande ce que ces gens sont devenus et où les a conduits leur destin. S'ils vivent encore et si, un jour, il leur arrive de lire ce livre, j'espère qu'ils pourront me pardonner. Je sais, des mots ne peuvent en rien effacer le mal commis. Mais peut-être ce livre pourra-t-il empêcher que d'autres subissent le même sort.

Un quart d'heure après la torture, Vedat entra dans le local de classe. A son visage on voyait qu'il était furieux.

«Comment est-ce possible, maudits cochons?» hurla-t-il. «Comment est-ce possible d'avoir choisi trois feignants comme vous pour ce boulot? Vous n'avez pas de couilles! Je n'ai encore jamais vécu ceci, ni ici, ni à Diyarbakir. Vous êtes des lâches. Ces prisonniers ont eu plus de culot. Avez-

vous déjà pensé à ce qu'ils vous feraient s'ils étaient à votre place? Non, bien sûr, vous êtes trop bêtes pour cela. Il serait plus intelligent, en torturant, de penser à tout le mal qu'ils ont infligé à votre famille. C'est la meilleure méthode pour vaincre le sentiment d'oppression.

Metin, tu es probablement le plus grand froussard de cette unité. Dès le premier jour où je t'ai vu, j'ai su que tu n'avais pas de couilles. Pour votre punition, vous resterez éveillés. Pas de sommeil cette nuit. Et pensez-y: si l'un de vous dit un mot concernant cette nuit, il peut être sûr qu'aucun de vous trois ne vivra longtemps. Imprimez cela dans vos cervelles: votre survie dépend de chacun d'entre vous.» Metin, Murat et moi nous nous regardions dans les yeux.

Cet avertissement conjurateur rôde dans ma tête comme un fantôme.

Qu'est-il advenu de Murat et de Metin? Sont-ils toujours en activité au MIT? Ou enterrés quelque part dans un lit de béton?

Vedat était devenu très nerveux. Il nous fit remplacer nos chemises noires par des blanches et nous donna l'ordre de balayer le trottoir devant le bâtiment. Nous étions moulus. Pendant toute la matinée, il nous fit faire une série de petites corvées. Docteur nous tenait à l'oeil. Impossible d'échanger le moindre mot. Je me souviens que, ce matin-là, dans l'isolement d'un W.C., j'ai hurlé mon désarroi en pleurant.

L'après-midi, nous fûmes rappelés au local de classe pour y être injuriés par Vedat. Il venait de se réveiller. Docteur disparut à son tour pour prendre quelques heures de sommeil.

Je priai Dieu: «Fais que ces deux salauds ne se réveillent plus.» Mais ce jour-là, Dieu était inaccessible. Seul l'enfer continuait sur sa lancée.

Vedat, maintenant, avait l'air de bonne humeur. Le matin, il nous avait envoyé à la tête une série de cochonneries in-

trouvables dans les dictionnaires. Maintenant, d'un ton modéré, il nous racontait sa vie. Il était né à Nüsaybin, racontait-il. Il parlait aussi d'un ami commissaire de police au quartier général de Diyarbakir. Je maudissais Vedat et son ami. Toutes ses petites histoires, cela m'était parfaitement égal.

Puis ce fut la leçon de techniques de torture et de méthodes d'assassinat. Une heure plus tard - l'après-midi était très avancée - nous dormions presque sur nos chaises et il nous donna la permission d'aller nous reposer quelques heures.

Au lit, j'ai pleuré comme un enfant. Sans faire de bruit. Murat et Metin ont-ils aussi étouffé leurs sanglots? Le silence pesait sur le dortoir comme un taffetas d'angoisse.

★

Le soir, la chambrée était déjà plongée dans l'obscurité quand je fus réveillé en sursaut par une lumière soudaine et aveuglante.

«Debout, mollassons», hurlait Docteur. «A quoi pensez-vous? L'argent ne donne pas de profit quand les hommes restent au pieu toute la sainte journée!» De l'argent? A Kuthaya, on m'avait promis une solde de 200 lira. Pas même assez pour acheter un paquet de cigarettes étrangères! Et même ce peu d'argent, nous ne l'avons jamais reçu. Un des officiers l'avait probablement empoché lui-même.

Je sortis péniblement du lit. Puis nous fûmes envoyés au réfectoire. Ensuite, prière de rejoindre la classe. Vedat nous attendait avec impatience.

«Ainsi, Messieurs, aujourd'hui nous allons nous occuper de trois membres de l'opposition et d'un journaliste qui a écrit un mauvais article sur notre sécurité nationale. Ne me décevez pas.»

Mais d'abord la leçon: différentes manières d'exécuter les gens sans laisser de traces.

«Une méthode appliquée par de nombreux policiers est ce qu'on appelle *l'exécution d'un dénonciateur*. Cela fonctionne ainsi. Celui qu'on veut écarter du chemin est en général un Kurde; on donne l'apparence qu'il a été exécuté par les gens de son propre milieu. On l'attache à un poteau. On lui enfonce un billet de banque dans la bouche ou dans l'anus et on lui tire une balle dans la tête. Pour les médias, il s'agit alors d'un règlement de comptes à l'intérieur du PKK. Le billet est le symbole de sa trahison. Une splendide manière de tromper tout le monde!» Si seulement je pouvais fourrer de tels billets dans la bouche de Vedat!

A l'aide d'un projecteur 8 mm, Vedat nous montra comment «écarter quelqu'un du chemin» à l'aide de quelques bouteilles d'acide sulfurique. Il s'agissait d'un homme d'âge moyen, tabassé par cinq hommes en uniforme. Il s'écroula. Puis nous revîmes le même homme avec un trou de balle béant dans le front. Les hommes en uniforme traînèrent le corps jusqu'à une grande grille. Dessous, un égout disparaissait dans les profondeurs. Je vis comment quelques flacons furent déversés sur le corps de l'homme mort. Je vis un homme de chair et de sang se dissoudre et devenir liquide. Des os, des dents, il ne restait rien. Les bourreaux se bouchaient le nez, incapables de supporter la puanteur du corps en liquéfaction. Je vis tout cela et ne pus prononcer un mot.

«Certains infortunés n'ont pas eu la chance de recevoir d'abord une balle et ont été exécutés vivants avec ce produit», dit Vedat en riant. Mais ce n'était pas une blague. Combien de disparus ont dû subir ce sort?

★

Dans la chambre de torture du DAL, nos quatre nouvelles victimes, un sparadrap sur la bouche. L'une d'elles était un vrai Goliath, un type grand et fort. Je me demandais com-

ment il serait possible de torturer un géant sans qu'il nous réduise en poussière. Allions-nous lui enlever ses menottes? Il pourrait nous aplatir rien qu'avec son petit doigt. Le deuxième prisonnier était un opposant de trente ans et le troisième un jeune homme fluet d'à peine vingt ans. Tellement gris et maigre, celui-là, que je me demandai si, en prison, il avait reçu à manger. Puis venait le journaliste dont Vedat nous avait parlé. Cela se remarquait à ses vêtements de bonne qualité, à sa chemise de soie, tout cela cependant sali et fripé, aujourd'hui.

«Ainsi, Messieurs, bienvenue au DAL», dit Vedat, rompant le silence menaçant. Les prisonniers tournèrent la tête, effrayés.

«La prison a reçu des plaintes au sujet de quatre fils de pute qui ne veulent pas s'adapter aux règlements. Le directeur s'est plaint personnellement chez moi. Nous allons nous en occuper. Je donne l'ordre à ces quatre porcs de se déshabiller dès que leurs menottes seront enlevées. Le bâtard qui fera le moindre geste inutile avec ses bras, je m'en occuperai personnellement. Croyez-moi, il sera infirme pour la vie.»

Murat, Metin et moi allâmes nous placer derrière les prisonniers, attendant le signal de Vedat d'enlever les menottes.

Vedat se dirigea vers le Goliath, le frappa de sa matraque. C'était inattendu et violent. Une volée de coups... le solide gaillard tomba sur le sol. La raison de cette agression soudaine était-elle l'angoisse de Vedat lui-même?

«Jetez ce porc dans un coin», dit-il au Docteur. Docteur déshabilla brutalement l'homme et le poussa sur une chaise, nu comme un ver. Les coups continuaient à pleuvoir. Ses deux poignets furent liés au dossier avec des cordes.

Entre-temps, nous avons attaché les trois autres pour la douche froide. Eux aussi étaient nus. Aujourd'hui, c'était

au tour de Metin de travailler avec le jet d'eau glacée. Je me forçai à prendre mes distances d'avec ce spectacle. Ainsi, je me rendis compte de ce que cela représentait pour les victimes. Par-dessus le bruit du jet d'eau, j'entendis Docteur crier au géant:

«As-tu faim, porc? Je t'ai apporté quelque chose de délicieux. De la nourriture dont même un chien ne voudrait pas. Mais tu vaux moins qu'un chien. Ouvre cette bouche, et vite! En même temps, il lui frappait la bouche de son poing. La lèvre du géant se mit à saigner.

«Qui pense pouvoir se moquer de moi n'est pas à la bonne adresse. Je réduirai sa caboche en mille morceaux avec ma matraque.»

Docteur fourra un morceau de fromage pourri dans la gorge du géant et lui ferma la bouche d'un morceau de sparadrap.

«Avale, porc! Avale ou Dieu sait ce qui t'attendra encore.» Sur le point d'étouffer, le géant essaya d'avalier le fromage. Docteur ouvrit le robinet. Le *supplice du fromage pourri* avait commencé.

Vedat y prenait du plaisir. Il se plaça devant le journaliste et, soudainement, lui lança un direct dans l'estomac. Le journaliste balançait à un anneau de métal, sans défense, impuissant.

«Un tel *piç* (bâtard) ose donner des leçons aux troupes de sécurité de notre pays», rugit Vedat. «Bâtard, à cause de ton éditorial, deux fonctionnaires ont été licenciés. Ici! Mange ce journal! Tu comprendras alors ce que nous faisons avec les crapules de ton espèce. Tu avales tout ce journal, ou je t'enferme dans une *cage aux chiens!*»

Vedat arracha le sparadrap de la bouche du journaliste. Celui-ci se préparait à dire quelque chose, mais il reçut une pluie de coups de poing dans la figure.

«Ferme ta gueule, *esek oglu esek* (fils d'ânesse)!» Puis il cria:

«Faraç, viens ici. Il me fourra le journal entre les mains.

«Ce porc doit manger ce journal. Et cela ne doit pas durer des heures. Ne me déçois pas, Faraç.»

Sans poser de questions, je fis ce que Vedat avait demandé.

Le Mickael Suphi humain n'existait plus. Le monstre Faraç s'était éveillé à partir du néant. Le diable avait pris possession de moi.

Morceau par morceau, je lui fourrai du papier plein la bouche. Puis je versai de l'eau pour qu'il avale le tout. Soudain, nos yeux se croisèrent. Je fus complètement bouleversé. Mon air crâneur allait disparaître. Alors, comme une brute, je me mis à l'assommer de coups. Qu'est-ce qui me pousse?

Docteur s'écria par-dessus mon épaule: «Voyez-moi ça, *Eskisehir seytani* (le diable Eskisehir)!»

Ce n'est qu'au moment où le journaliste allait vraiment s'étouffer que je m'arrêtai. Je me rendais compte qu'en moi, quelque chose s'était brisé. L'angoisse m'avait conduit à de telles extrémités... la peur de Vedat, de Docteur, l'angoisse d'une discipline à laquelle j'allais me plier aveuglément.

«Amène-moi ce lèche-cul», hurla Vedat. Dans le mur, il y avait une niche de la taille d'un poster et d'environ 50 cm de profondeur. Le journaliste y fut enfoncé, à genoux, le dos courbé, la tête sur les genoux, dans un mouvement de crampe parodiant une prière. La porte de fer de la niche fut refermée. L'homme ne pouvait plus remuer.

«Prie maintenant dans cette position, *imansiz* (incroyant)», cria Vedat.

On appelle cette niche *la cage aux chiens*, ou *la cage de la fierté*.

Le journaliste était dans sa cage. Le géant continuait à avaler des portions de fromage moisi... Docteur et Vedat vinrent se planter devant les deux autres prisonniers.

«De qui allons-nous nous occuper d'abord?» Ils faisaient semblant de se chamailler.

«Allons, ce jeune porc d'abord.»

«Non, cet autre qui se donne trop d'importance. Il pense que rien ne peut lui arriver. Regarde sa gueule.»

«Oui. Il se prend pour qui?»

Docteur trancha: «On peut s'occuper des deux à la fois. Pendant que nous torturons l'un, nous allons faire profiter l'autre du *Dayan Dalyarak*...»

*Dayan Dalyarak* (tiens bon, con...) est la torture qui consiste à suspendre des sacs de sable aux testicules de la victime. Le sac de sable tire, tire... et la douleur se fait de plus en plus aiguë. La victime n'ose plus bouger, car le balancement du sac de sable devient insoutenable.

Mais nous n'avions pas le temps de penser à tout cela. Murat et moi traînions déjà l'autre vers la table d'opération. C'était le garçon de vingt ans. Nous le poussâmes à plat ventre sur la table. Des lanières de cuir étaient attachées à cette table. Murat lui attacha les lanières autour du cou, de la taille et des chevilles. Dans cette position pliée, le garçon n'arrivait plus à bouger. Il gisait là, immobile.

«*Cop sok*...»

Le *viol-matraque*. Une matraque de caoutchouc fut poussée dans l'anus du garçon. Vedat montra comment faire. Il poussa et tordit de toutes ses forces. Quoi que fit le garçon pour empêcher cela, la matraque pénétrait centimètre par centimètre. Vedat s'arrêta enfin et la matraque resta dans le corps du garçon. Le bâton avait pénétré de 10 cm dans l'ouverture de l'anus. Nous entendions hurler le jeune homme, malgré le sparadrap.

Je savais que, aveuglé par son bandeau, le garçon était incapable de me voir. Mais je ressentais un profond sentiment de honte.

Il restait immobile sur la table d'opération, violé par un bâton.

«C'est ainsi, Messieurs, que se passe une torture. Nous laissons mijoter ce porc. Occupons-nous de cet autre lèche-cul.»

Docteur écarta le sac de sable et alors, à quatre, nous avons tabassé la dernière victime. L'homme tomba et nous avons continué à le frapper. Murat, Metin et moi nous nous retenions encore, mais Vedat et Docteur le démolissaient littéralement. Nous l'avons laissé quasi sans vie.

Puis je vis comment Docteur s'occupa du géant, toujours attaché sur sa chaise. Il lui donna des coups sur l'épaule et le prit par les couilles. Il les lui aplatit. Dans l'autre coin de la pièce de torture, Vedat arracha le journaliste à sa cage. L'homme tomba comme un bloc sur le sol. Puis il avança péniblement, courbé comme le Quasimodo du film. Ce que je vis se passa de plus en plus vite. Docteur enfonça une cigarette allumée dans l'épaule du géant. Vedat tabassait toujours le journaliste, qui retomba. Le géant se redressa dans un effort désespéré, tandis que Docteur appuyait sa cigarette sur son corps. Il tomba sur le sol avec sa chaise. Docteur le travailla à coups de matraque jusqu'à ce qu'il s'évanouisse...

Après ce crescendo, on nous ordonna de quitter le local. En refermant la porte, je vis une dernière fois le garçon couché sur la table. Le géant, le journaliste et l'autre homme gisaient à terre, immobiles. Il était presque 4 heures. Dans la demi-heure, les autres soldats du bâtiment seraient éveillés. Eux qui dormaient d'un sommeil paisible et n'étaient au courant de rien, tandis que quelques pièces plus loin quatre hommes étaient abattus.

Dans la matinée, après cette deuxième nuit de torture, j'ai pleuré. Des crises soudaines et irrépressibles. Une sorte de gémissement muet, silencieux, incontrôlé. Les larmes coulaient de mes yeux comme, en hiver, un vent froid et coupant passe dans les rues. Seul signe extérieur, ces larmes.

Alors j'allai me cacher dans un coin. Après cela, je n'ai plus jamais pleuré, plus jamais.

Je n'ai pas le droit de pleurer quand tant de victimes n'ont pas pu crier sous la torture. Le bandeau sur les yeux interdit même les pleurs.

★

J'eus une étrange conversation avec le commandant de l'unité. Murat et Metin nettoyaient les toilettes. Docteur vint vers moi, accompagné d'un soldat. Je reçus l'ordre de me présenter au commandant du bâtiment. Docteur était nerveux. Il me recommanda de ne rien dire à l'officier et de simplement l'écouter. Il m'accompagna au bureau du commandant. L'officier n'était pas le même que celui auquel j'avais parlé lors de mon arrivée, le premier jour à Eskisehir, et qui m'avait donné mon pseudonyme. Celui-ci était bien plus jeune, bien plus aimable.

«Cet endroit te plaît-il, milicien Suphi?» Il m'appella par mon vrai nom.

«Oui, mon commandant, mais il est très disciplinaire...»

A ce moment, je ne compris pas encore que cet officier ne savait rien des pratiques de torture sous ce toit.

«Il suffit de tenir le coup quatre mois, jeune homme. Ensuite, d'autres bleus arrivent et font les corvées. Tu peux te reposer. Car ici, c'est le règne du *devremçilik* (le soldat expérimenté a le dernier mot).»

Cela, ça ne marchait pas. Cet officier m'encourageait à tenir le coup encore quatre mois et Vedat nous avait dit qu'après six semaines de formation, nous serions transférés à Istanbul ou à Ankara.

J'écoutai ce que cet officier avait à me raconter, mais je ne pipai mot. Docteur n'avait-il pas collé son oreille derrière la porte?

«Je vous donne congé cet après-midi. Allez vous détendre en ville», dit-il. Et il me donna un papier cacheté au cas où la police militaire m'interpellerait.

«N'as-tu rien à nous donner en garde, mon garçon? par exemple un passeport, puisque tu viens de l'étranger?»

«Non, commandant, j'ai laissé mon passeport à Gaziantep. Je ne voulais pas le perdre ici.» Mais je sentais mon passeport comme un brûlot dans la poche revolver de mon pantalon. J'étais très méfiant. Allez savoir si l'un ou l'autre soldat oserait l'employer pour aller s'installer quelque part en Belgique. Avec mon papier de congé, je quittai le local. Docteur m'attendait. Il alla rapidement chez Vedat.

«A-t-il demandé quelque chose? As-tu dévoilé quelque chose, Faraç?»

«Non, mais cet homme m'a interpellé par mon vrai nom.»

«Cette tête de noeud devrait surtout faire son travail auprès de ses propres soldats et nous laisser en paix.»

Vedat jura: «*Bu amçik adam bizi birgün batıraçak.*» (Ce con va tout foutre en l'air.)

Que voulait-il dire par là?

Mais je reçus ma «permission» et partis en ville. Je ne savais pas que Docteur me faisait suivre. J'aperçus un type dans un supermarché. Il resta impassible, fit comme s'il se promenait en ville et me proposa de visiter Eskisehir, puisque nous nous étions rencontrés. Ma journée fut empoisonnée. Je détestais Docteur, ce Juda. Quelques heures plus tard, nous étions rentrés au DAL. Vedat y attendait avec impatience le rapport de Docteur. A partir de ce jour-là, j'ai su que beaucoup d'officiers n'étaient pas au courant de ce qui se passait vraiment dans le bâtiment.

★

Une nuit il se passa quelque chose d'inimaginable. Quand nous entrâmes dans cette salle de torture crépusculaire, il n'y avait qu'une seule victime: un gamin d'environ 12 ans. Était-ce l'épreuve ultime, inventée pour nous par Vedat et Docteur? Une épreuve bestiale.

«Messieurs, ce petit porc a plusieurs vols à son actif», affirma Vedat. «Avant d'être emmené à la prison de *Bayram-pasa*, il doit être puni ici.» Le garçon tremblait d'angoisse et de froid. Fluet, les cheveux coiffés de côté, il avait une ecchymose sur la joue. Quelqu'un devait lui avoir administré une gifle du tonnerre. Je priai Dieu que Vedat ne me désigne pas pour martyriser ce gamin tout nu, avec son bandeau sur les yeux. Mais hélas!

«Faraç, dix coups de bâton sur les pieds», dit Vedat.

Je frissonnai. Près de la porte, Murat et Metin se demandaient, le souffle coupé: «Faraç est-il capable de faire cela? Oui? Non?»

Cela m'arriva tout à coup. Tout se bloqua dans mon cerveau. C'était comme un dé clic qui remettait chaque pièce à sa place. Je ne voulais pas. Je ne pouvais pas. Je regardais vers Metin et Murat. Ils se détournèrent.

«Non, Vedat. Fais ça toi-même», dis-je d'une voix heurtée. Mais ces mots hésitants me chargeaient d'une fermeté inébranlable. Je jetai ma matraque sur le sol.

«Que se passe-t-il ici? Qui commande?» Vedat était bouche bée de stupéfaction. Docteur souriait avec compréhension, comme pour dire: «Qu'est-ce qui lui prend, à ce bonhomme?»

«Nous sommes des hommes, Vedat. Pas des monstres, merde. Je ne joue plus à ces jeux dégueulasses. Un enfant ne peut pas être un terroriste. Je ne veux plus me salir les mains. Demandez au Président en personne de venir torturer cet enfant.»

«Merde, Faraç, tu deviens fou?»

Vedat et Docteur se mirent à me battre et à me piétiner.

«Je te détruirai! Je te détruirai!» Je m'évanouis.

Quand j'ouvris les yeux, il faisait jour. Ma poitrine et mes cuisses me faisaient mal. Ces cons m'avaient enfermé dans une chambre inconnue. Le soir, on déverrouilla la porte. Vedat et Docteur entrèrent.

«Oui, Faraç. Tu vois ce qui arrive à des gens qui commencent à réfléchir. Des gens intelligents comme toi pensent trop à ce qui se passe ici. Ils ne méritent pas de continuer à travailler pour la CDA. Ils mettent en danger l'association... ce sont des traîtres! Ils méritent le cintre palestinien. Nous pouvons également leur envoyer une balle dans le crâne. Non, ça fait trop de bruit. Te faire avaler une overdose de barbituriques? Les autres penseront que tu étais un lâche, incapable d'assumer son service militaire, et que tu t'es suicidé. Même ta famille pensera que tu es une poule mouillée.»

Vedat m'expédia un direct dans l'estomac. La souffrance me plia en deux. Puis je reçus une volée de gifles. Après m'avoir molesté, ils quittèrent la chambre, mais revinrent un quart d'heure plus tard. Nouvelle pluie de coups. Vedat répéta ses menaces.

«Des gens comme toi n'ont leur place que dans une prison, ou mieux encore, sous terre. De préférence à dix mètres de profondeur. Ainsi, plus moyen de sentir leur odeur de traître!» A nouveau, il fonça de toutes ses forces sur mon estomac. Je n'avais jamais rien senti d'aussi dur. Je manquai d'étouffer.

Et un quart d'heure plus tard, même scénario. Des directs et des coups de pied. Cela se poursuivit toute la soirée. Très tard, Vedat entra dans la pièce. Il était très nerveux.

«Tu es de garde cette nuit. Ordre du sous-officier. Nous ne pouvons rien y faire. Ce lèche-cul ne veut pas croire que tu es malade. N'oublie pas: personne ne peut ap-

prendre ce qui s'est passé ici. Tais-toi, je te le conseille, ferme ta gueule. Alors, tu auras une petite chance, je dis bien une possibilité que nous puissions oublier cet état de choses. Si jamais tu penses à t'enfuir, à désertier, je demanderai personnellement la permission de te rechercher. Je viendrai moi-même t'égorger.»

Aujourd'hui, longtemps après, j'attends toujours l'arrivée de Vedat. Il ne soupçonnait même pas que je gardais mon passeport dans ma poche.

★

Institut kurde de Paris

## Chapitre 4

### La fuite

Il était 11 heures 30. Docteur m'accompagna à la chambrée pour que je puisse mettre une chemise propre avant de commencer la garde de nuit. C'est alors que je vis Murat et Metin pour la dernière fois. Un instant, j'eus la possibilité de murmurer :

«Qu'est-il arrivé au gamin?»

Pas de réponse. Mais Murat avait les larmes aux yeux. Metin penchait la tête. Leurs réactions sont gravées à jamais dans ma mémoire. Et cette image continue à hanter mes rêves aujourd'hui, car j'avais compris qu'ils avaient dû maltraiter l'enfant.

Docteur revint : «Sois ici dans cinq secondes, Faraç, ou je te réserve quelques beignes.» C'est la dernière fois que je revis mes deux amis. Tandis que j'accompagnais Docteur dans le couloir, je sentais leurs yeux rivés sur ma nuque. Comme s'ils sentaient que quelque chose m'arriverait et que nos routes allaient définitivement se séparer.

A ce moment, mes pensées tourbillonnaient dans ma tête : «Je peux continuer à torturer... Je peux refuser et alors, c'est moi qui serai «accidenté»... Je peux tenter de fuir, désertter, quitter le terrain, loin du territoire turc, mais ce n'était pas si simple.»

Au deuxième étage, nous arrivâmes dans un couloir aussi long qu'étroit. Son sol était recouvert de tapis; de beaux

papiers peints ornaient les murs. On aurait pu se croire au Sheraton de Bruxelles où j'avais autrefois travaillé. Mais quelques étages plus bas se pratiquaient les tortures les plus cruelles! Quel monde!

Je suivis Docteur jusqu'au bout du couloir. Il y avait là une petite table et une chaise.

«Ici, tu t'assieds sur ton cul et pour le reste, tu fermes ta gueule. Etre de garde, rien de plus. Compris?» siffla-t-il entre ses dents. Il ne pouvait pas troubler la quiétude du couloir sans éveiller des soupçons.

«Encore une chose, Faraç: si je te vois parler à quelqu'un, je le rapporterai immédiatement à Vedat et là, tu t'en souviendras longtemps.»

Enfin, ce con disparut. Je pus regarder ce qui m'entourait et à quel endroit j'étais arrivé. A ma droite, je remarquai deux portes entrouvertes. Je choisis la certitude et restai de longues minutes sur ma chaise, soupçonnant Docteur de s'être caché quelque part pour me tenir à l'oeil. Pouvais-je savoir? Quand un colonel longea le couloir et entra dans une pièce, je fus certain que Docteur ne m'épiait pas, dissimulé dans une encoignure quelconque. Tous sens en alerte, je me levai et me dirigeai vers la première porte entrouverte. L'ameublement était simple, un peu comme dans une chambre d'hôtel: un lit, deux tables de nuit, une armoire, un lavabo...

Je repris place sur ma chaise. J'avais eu de la chance, car quelques secondes plus tard, Docteur apparut.

«*Dik otur piç!* (Assieds-toi convenablement, bâtard.)» Assaisonnement: une paire de gifles. Bien sûr. J'en avais déjà essuyé une bonne centaine ce jour-là. Mes joues me cuisaient.

«Dans quelques minutes, le sous-lieutenant viendra contrôler si tout est en ordre. Ne lui parle pas trop longtemps. Fais bref, Faraç. Car je vois et j'entends tout, même

à travers les murs, bâtard!» Et il disparut à nouveau. Quelques minutes plus tard, en effet, le sous-lieutenant s'avança dans le couloir, vers moi. C'était encore un jeune type.

«As-tu remarqué quelque chose de spécial, soldat?» demanda-t-il aimablement.

«Non, mon lieutenant. Tout se déroule normalement.»

«O.K., soldat, continue ta garde comme cela.» Il me félicita. Cela existait donc encore, des gens aimables à l'instar de ce sous-lieutenant, des gens humains? Des gens qui ne voulaient pas imposer leur autorité à coups de gifles?

A 1 heure 30, Docteur refit surface.

«Pourquoi la conversation avec le sous-lieutenant a-t-elle duré aussi longtemps?»

Mais qu'est-ce donc qui animait ce bourreau?

J'avais à peine échangé quelques mots avec le sous-officier, et ce type me parlait d'une longue conversation... Soudain, des deux mains, il se mit à me gifler. Joue droite. Joue gauche. Plus de dix coups de chaque côté. Soudain, j'en eus marre. Je pris sa main et la repoussai. Sidéré, il fit un pas en arrière et, le doigt sur la bouche, me fit comprendre que je ne pouvais pas faire de bruit.

«Attends demain, sale porc. Vedat saura te faire comprendre certaines choses», siffla-t-il encore et il disparut.

Je me rendais compte qu'il était presque deux heures. Docteur et Vedat ne se manifesteront pas pendant les quelques heures à venir, car ils allaient continuer la formation de Murat et de Metin dans la salle de torture. C'était le tour de quelle victime? Une femme enceinte? Etait-ce ma chance de m'échapper, de fuir?

Mon coeur battait jusque dans ma tête, mais, égaré, je restais assis sur cette chaise. Je n'arrivais pas à me décider. Et le temps passait. Il était déjà 3 heures 30. La session de

torture, là-dessous, allait prendre fin. Je sautai sur mes pieds et me dirigeai vers l'escalier. Descendre... et peut-être trouver le chemin de l'évasion? Regardant furtivement autour de moi, je descendis. Les tournants dans l'escalier paraissaient sans fin. Je marchais de manière à ne pas me faire remarquer. Chaque pas me rapprochait de la porte arrière. Soudain, une main s'abattit sur mon épaule:

«Où vas-tu, soldat, au milieu de la nuit?»

«Simplement fumer une cigarette dehors, *kardasim* (frère).»

«Tu veux filer, camarade?»

Je ne savais que faire.

«Si tu me promets de me laisser aller, je te promets mille marks, camarade.»

Je me rendais compte que s'il refusait, je devrais lui défoncer le crâne.

Heureusement, il accepta mon offre. Je lui donnai 7.000 lira et lui promis:

«Si tu viens ce midi au *Bekir hammam* (bain turc de Bekir), je te remettrai le reste.»

«O.K., mais ne te moque pas de moi et sois prudent en sortant. Moi, je ne t'ai pas vu.»

Le coeur battant, je pris un sac-poubelle et sortis calmement, me dirigeant vers le dépôt d'ordures. A quelques pas de là, un officier fumait tranquillement une cigarette. Impossible d'avancer. Je devais revenir en arrière. Le milicien de garde près de la porte était complètement paniqué. Il me fourra un autre sac-poubelle dans les mains. J'étais à nouveau dehors.

Je déposai le deuxième sac, observai attentivement le voisinage et m'engageai dans une rue adjacente très tranquille. Je me mis à marcher, d'abord d'un pas hésitant, puis allongeai ma foulée, avançant presque au pas de course. Deux cents mètres plus loin, quelques taxis se morfondaient. Je sautai dans l'un d'eux, demandai au

vieux chauffeur de démarrer immédiatement vers le quartier des garages, à l'écart du centre d'Eskisehir. Oh, mon Dieu! Ce brave homme ne savait pas qu'il transportait un bourreau déserteur. Heureusement, il ne se méfia pas de mon pantalon noir et de ma chemise blanche. Seuls mes cheveux coupés ras indiquaient mon état de soldat. Bientôt, le quartier où se trouvait la *Subay Ordu Evi* (maison des officiers) ne fut plus en vue.

★

Avant mon départ pour Eskisehir, un ami m'avait donné l'adresse de son oncle dans le quartier des garages. Il m'avait affirmé que j'y serais toujours le bienvenu. Mais il était encore très tôt. Je payai le chauffeur. Plus loin, un tenancier balayait son café. Il m'invita à entrer. Je commandai du thé, regardant continuellement par la fenêtre. Le ciel se colora des premières lueurs du jour. Sans aucun doute, Vedat et Docteur avaient constaté ma désertion. La chasse à l'homme avait certainement commencé. Ici, hors centre ville, j'étais relativement en sécurité, mais pour peu de temps. Ils contrôlèrent d'abord le terminal routier. Je ne m'y montrerais pas aujourd'hui. Je pourrais toujours prendre le bus demain. Le temps passait lentement. Vers 9 heures, je me risquai à quitter le café et allai sonner à l'adresse indiquée.

«Ersin m'a demandé de venir vous saluer de sa part», murmurai-je. Cela réussit. Immédiatement, je fus invité à entrer. La table fut dressée. Pour la première fois depuis deux jours, je pus enfin manger quelque chose. Ces gens ne m'avaient jamais vu, mais je connaissais bien leur neveu et c'était suffisant. Je n'oublierai jamais cette hospitalité du peuple turc.

Le lendemain, je pris le bus... partir! Partir loin d'Eskişehir. J'entrai dans une banque et pris tout l'argent de mon compte, qui était bien garni, soit près de 5.000 DM. Je logeai chez un ami à Antalya. Dans un supermarché, j'achetai une valisette de diplomate, beaucoup de musicassettes, des cartouches de cigarettes et trois bouteilles de whisky. Coupant la couture de la valisette, j'y dissimulai une série de photos et de documents personnels. J'entrai dans une agence de voyages et achetai un billet d'avion pour Bruxelles avec escale à Istanbul. Je pris le bus pour Ankara. Ce voyage dura une demi-journée.

C'était le 2 novembre 1987, à 3 heures du matin. J'entrai dans l'aéroport d'Ankara. Je me rappelle très bien chaque détail. L'énorme tension de ces moments-là m'a procuré quelques ulcères à l'estomac. Je me présentai au premier poste de contrôle, d'un air aussi normal et nonchalant que possible. Un agent de police au regard amer me demanda mes papiers. Il étudia mon passeport avec attention. Mon coeur battait la chamade. Il réclama également ma carte d'identité turque. A l'arrière, on pouvait lire 1118, mon numéro d'identification militaire. Même un enfant aurait vu que j'étais soldat.

«Es-tu milicien, *adam* (homme)?» Et il se passa la main dans les cheveux, comme pour me signaler que ma coiffure était bien celle d'un soldat.

«Non, Monsieur. J'ai travaillé quelques semaines en Cappadoce et je me suis fait tondre les cheveux à cause de la chaleur.»

«Non, mon gars. Tu es un déserteur.»

Je crus que mon coeur allait s'arrêter, mais je continuai à répéter que j'étais guide et interprète.

Le policier m'arracha ma valisette de diplomate et en examina le contenu.

«*Supermarket soydun galiba, oglum.* (Tu as sûrement dévalisé un supermarché)», se moqua-t-il.

Mais il me laissa passer. Il se taisait. Enfin, je me trouvai dans l'aéroport.

Cinq minutes plus tard, l'agent me rappela. Il voulait encore examiner ma valisette. «Assieds-toi.» Un peu plus tard, je pus reprendre mon bien. Il ne dit rien.

Dix minutes passèrent. Il me fit revenir pour la troisième fois.

«Dis la vérité. Tu es un déserteur, n'est-ce pas?» Je niai, et soudain, il saisit les photos et le passeport militaire que j'avais cachées dans la doublure.

«Alors, c'est quoi, ça? Et celui-ci, qui est-ce?» demandait-il triomphalement.

Je lui racontai une fumeuse histoire de frère jumeau censé être l'homme des photos, le soldat. Alors, nous nous sommes longuement regardés dans les yeux.

«Montre-moi encore ton passeport, j'y trouverai peut-être la preuve de ton innocence», dit-il. Je compris qu'il voulait de l'argent. Je mis quelques marks allemands entre les pages et lui tendis le document.

«*Siktir ol, burdan amçik.*» (Fiche le camp, fils de pute.)

Aucun problème au deuxième poste de contrôle. Mais au troisième, je fus appelé dans un cagibi. Je dus ouvrir mon attaché-case. Clairement, le premier policier l'avait averti qu'il y avait quelque chose à tirer du jeune homme. Ils me demandèrent aimablement une cartouche de cigarettes. Ils la firent disparaître, de même que les musicassettes, et je leur donnai à chacun une bouteille. Alors que la plupart des passagers se dirigeaient vers l'avion, je fus encore appelé:

«*Mickael Suphi, buraya gel* (viens ici)», me cria un homme, énervé.

Je pensai: «Cette fois, je suis foutu.» Mais lui aussi ne voulait que mes articles de luxe. Je lui donnai quelque chose.

«File», dit-il en riant.

Quelques minutes plus tard, j'étais confortablement assis dans l'avion. Par le hublot, je vis arriver deux généraux. Nouveaux battements de coeur:

«Ils viennent pour moi!» Ils s'assirent à côté de moi mais ne me demandèrent rien. L'avion décolla, m'enlevant un poids de la poitrine: j'avais quitté Ankara!

Après une heure de vol, l'appareil atterrit à Istanbul. Afin de ne pas éveiller la méfiance, je bavardai avec un agent de police, comme si de rien n'était. En sa compagnie, j'attendis fébrilement l'embarquement pour Bruxelles. L'avion décolla en fin de matinée, atterrit vers 13 heures à Zaventem. Je me dirigeai vers la gare, sous le hall d'arrivée. Sur le quai, je hurlai de joie: *waaaaah!* Cela devait s'entendre à des centaines de mètres. Cry freedom. Les quelques passagers me regardèrent avec étonnement. Ce jour-là, ils ont dû me prendre pour un fou.

★



*L'institut Don Bosco à Halle, 1982. Ma classe, la 3e année d'enseignement professionnel secondaire. Je suis le 4e à gauche au 2e rang.*

**TÜRK SILAHLI KUVVETLERİ ERBAŞ VE ERLERİNE MAHSUS  
KİMLİK KARTI**

Kartı bulan en yakın askerî makama bildiren eder.





Bu kartın muhafazasında kullanılan muntazımlar, Başbakan tarafından bildirilmelidir.

ADI ve SOYADI:	ASKERE GİRİŞ TARİHİ: 24-8-1987
ERBAŞ VE ERİN BİRLİK No.SU: 36	KARTIN VERİLİŞ TARİHİ:
KART SAHİBİNİN İMZASI: 	YORORLOK TARİHİ:
KARTI VEREN MAKAM AMİRİNİN İMZASI: 	

KİMLİK KARTI GİRİŞ KARTI DEĞİLDİR.

T.C. SILAHLI KUVVETLERİNE MAHSUSTUR.

Sıhhi Kuvvetler kapsamında çalışan erbaş ve erler Askerlik Moddetince devamsı hallerde kullanılır. Terhisi ile birlikte birliklere geri dönmeleri için gerekli bildirimleri yapmaları gerekmektedir. Amirine bildirmeye mecburdur.

BABA ADI:				ZARFI SAC. AMBULANMAN BİREKİNİN PAKETİNİN İZİ
DOĞUM TARİHİ: 1967				
ASKERLİK SUBESİ: KALE				
ASKERLİK No.SU: 1118				
KOTOK No.su:				
DUHUL ETTİĞİ İLK KİT'A: NYER EGT. TUG 473				
ASKERLIK MODDETİNCE BULUNDUĞU KİT'ALAR:				
1 ncü Birliği 15/3 Birlik Komutanının İmzası	2 ncü Birliği Birlik Komutanının İmzası	3 ncü Birliği Birlik Komutanının İmzası	4 ncü Birliği Birlik Komutanının İmzası	ZARFI SAC. AMBULANMAN BİREKİNİN PAKETİNİN İZİ

T.C. SILAHLI KUVVETLERİNE MAHSUSTUR.

Cette carte d'identification me fut délivrée après ma prestation de serment à Kutahya. Il fallait toujours porter cette carte sur soi. Si un MP te la demandait en rue, ou même dans la caserne, et que tu ne pouvais pas la montrer, tu étais arrêté et immédiatement emprisonné. Sous aucun prétexte, cette carte ne pouvait quitter le pays. Lors de ma désertion, le premier agent rencontré à Ankara a trouvé cette carte. Je lui ai donné de l'argent. Sur cette carte, on peut lire des données telles que : nom et prénom, date d'entrée, empreintes digitales, nom du père, caserne, N° d'identification.



23 août 1987. J'attendais le départ de l'autobus qui me mènerait à Kutahya. Un soldat des forces terrestres qui passait par là m'avait prêté sa casquette d'uniforme. J'étais fier de pouvoir servir mon pays. Plus tard, j'en eus honte.



*A ma gauche, le sergent Sabir. Les premiers jours, nous nous sommes très bien entendus. Après avoir fait plus ample connaissance, chacun préféra garder ses distances. Le sergent Sabir était originaire du Kurdistan. Dans la vie quotidienne, les Kurdes sont écrasés par les militaires. Le sergent Sabir profitait de son rang à l'armée. Il opprimait les soldats turcs mais était très ami avec les soldats kurdes qui venaient de l'Est de la Turquie.*



*Mon deuxième jour à l'armée. Nos cheveux sont rasés. A l'arrière-plan, les dortoirs militaires.*

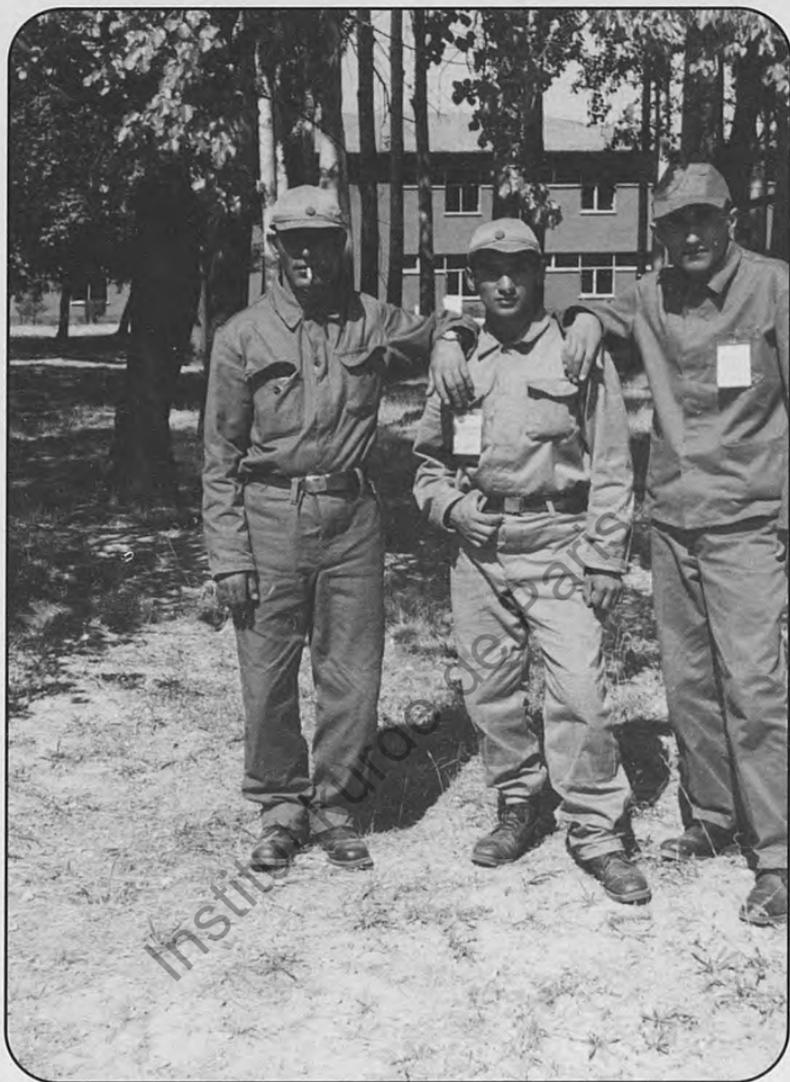


*A ma gauche, un de mes amis de dortoir. Nous avons appris à nous connaître pendant nos 45 jours de formation à Kutahya.*

*Au dos de la photo, Abdullah a écrit un poème d'adieu. «Si un souvenir est aussi beau que l'amour, être oublié est aussi pénible que la mort.»*



*Photo de groupe avec les sergents qui respectaient les soldats.*



*A ma gauche, cigarette au bec – comme tous les Turcs – un soldat dans la quarantaine. Il était obligé de participer à tous les exercices. C'est pourquoi il était régulièrement en congé de maladie. Lui aussi était régulièrement frappé par des officiers qui avaient vingt ans de moins que lui. L'âge n'y faisait rien, seul comptait le grade. Depuis des années, cet homme essayait de désertre. A chaque fois, il était repris. A chaque fois, il devait recommencer son service depuis le début.*



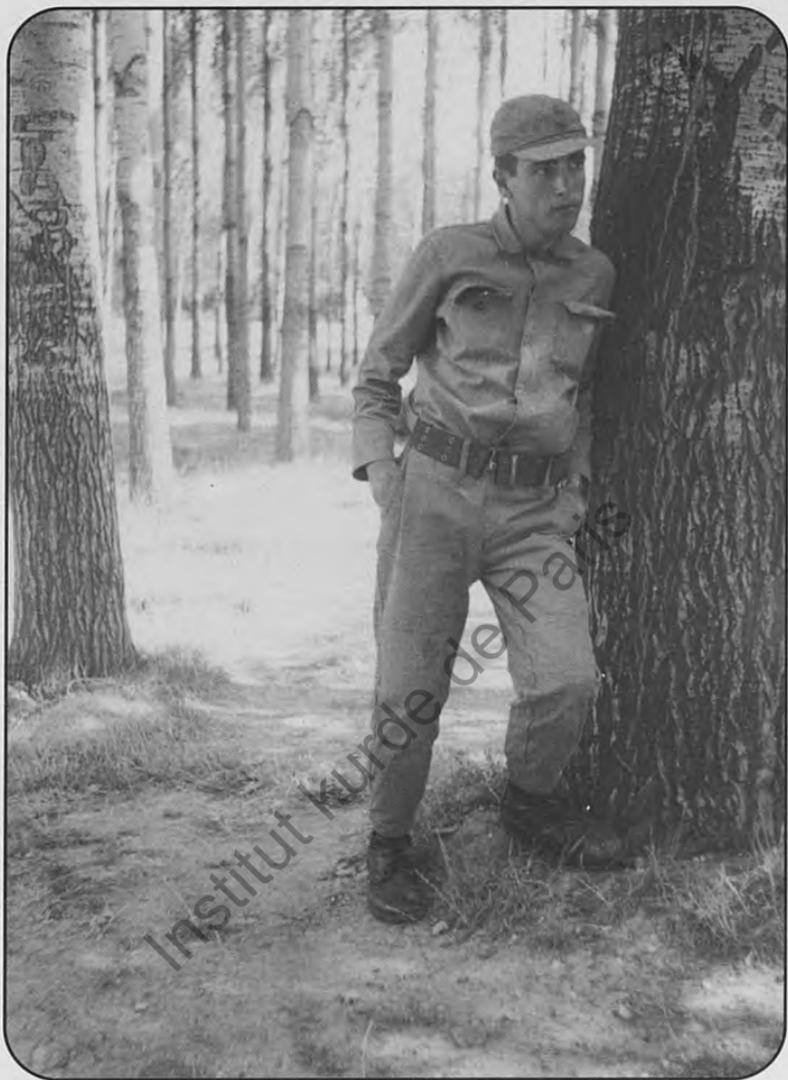
*Güngör, le premier soldat dont j'ai fait la connaissance. Ce milicien m'avait rasé les cheveux à l'arrière de la caserne. Sur cette photo, le soldat Güngör garde quelques fusils. Les armes ne sont jamais chargées, sauf pour des exercices de tir.*



*Photo de groupe des miliciens du Bloc 15. Je suis le troisième à gauche, debout. Devant moi, Manisali, le soldat qui m'avait reconnu à Eskisehir. Vedat m'avait donné l'ordre de le nier. Je suis certain qu'il savait qui j'étais. Nous avons passé 45 jours ensemble dans le même bâtiment à Kutahya et nous étions bons amis.*



*A ma gauche, un ami du bloc 15. Un jour, il m'a raconté l'histoire d'un soldat qui avait dû quitter l'armée après 15 jours de service. Mon ami regrettait de ne pas avoir employé la même tactique. Cela fonctionnait ainsi : dès le premier jour, avant d'aller dormir, le soldat buvait beaucoup d'eau. Nuit après nuit, il urinait au lit et à chaque fois, les officiers le battaient. Mais l'armée décida de l'exempter.*



*Un ami perdu dans ses pensées. Au verso de la photo, ce texte :  
« Mon cher ami Mickael, reçois cette photo sans vie en souvenir.  
J'avais espéré t'en donner une meilleure, mais le sort a décidé que  
ce serait celle-ci. Peu importe la photo, seul compte le souvenir. Je  
te souhaite bonheur, joie et espérance ta vie durant. »*



*Deux bons amis, dont un de Gaziantep. Le jeune homme à gauche chantait si bien qu'il faisait pleurer de nombreux soldats. Derrière nous, les stands de tir.*



*A droite, le milicien Metin avec un des sous-lieutenants. Derrière eux, le réfectoire. Ce sous-lieutenant était plus humain que les autres. Il ne vous donnait que rarement des claques. On remarque un brassard rouge-bleu sur son bras gauche. Cela signifiait que ce jour-là, il était responsable des corvées quotidiennes et des exercices.*



*Photo de groupe avec officiers. Tout à fait à droite, Ayhan, le facteur personnel de notre commandant de section Kurnaz. Un facteur n'était jamais frappé par un autre sergent.*



*Le soldat avec un fusil dans la main, c'est Ismaïl. Derrière, les stands de tir. Ismaïl a aussi écrit un texte-souvenir au dos de la photo : « Mon cher ami Mickael, cette photo en souvenir de notre belle amitié à Kutahya. Nous avons travaillé ensemble à la cuisine, transpiré ensemble et cru ensemble à notre victoire.*

*Ici, nous avons perdu notre nom. Ici, nous avons reçu le nom de soldat. Si tu veux te souvenir de moi, ouvre ton album de photos. Ton ami Ismaïl. »*



*A ma gauche, mon ami Olcay. Nous n'étions que quelques-uns à ne pas recevoir de visites. Nous ne pouvions pas nous rendre en ville. Les trente premiers jours, c'était interdit aux «bleus».*



*Cette photo date de notre avant-dernier jour à la caserne. Le matin suivant, la plupart s'en iront vers leur destination définitive. Pour moi, Eskisehir.*



*La carte sur mon uniforme: signe officiel que j'étais en congé de maladie. A cause de la chaleur, je m'étais presque évanoui sur le terrain d'exercice. Plus d'exercices durs pendant toute une semaine.*



*Les premiers jours de mon arrivée à Kutahya, j'étais en «super-forme». Je n'avais pas encore été battu. Derrière moi, les réfectoires où 2.000 soldats mangeaient ensemble. Je porte l'uniforme des exercices quotidiens sur la Plaine du Diable. Jusqu'à ce jour, nous ne la connaissons pas.*



*Jour de visite. La plupart des soldats recevaient des visites des membres de leur famille. Mon regard «amer» révèle ma «solitude». L'uniforme pourpre était notre tenue de ville. Derrière moi, de simples civils qui rendent visite aux miliciens.*



Institut kurde de Paris

*1988. Quelques mois après ma désertion, sachant que je ne rentrerais plus jamais dans ma patrie.*



1991. L'équipe de foot de Volkswagen-Forest. Je suis le 3e au 1er rang.



Institut Kurde de Paris

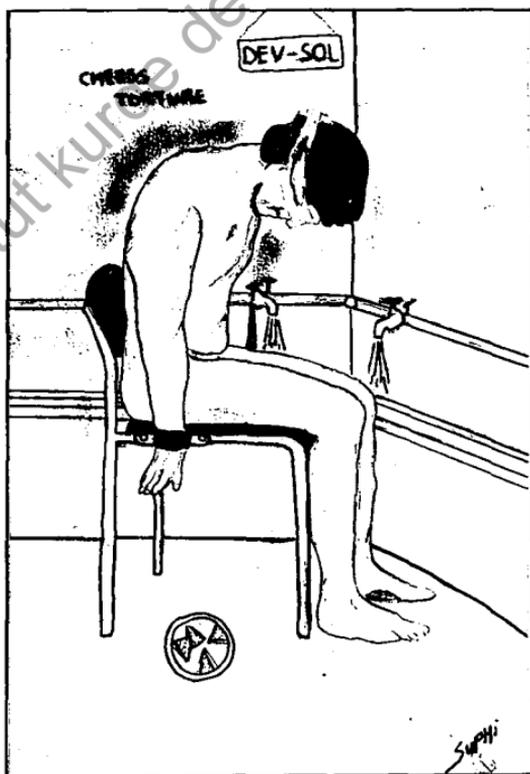
*1993. Ecrire mes expériences et mes sentiments, ça fait du bien.*

## Chapitre 5

### Techniques de tortures telles que je les ai apprises à la CDA

#### *Fromage moisi/Bayat Peynir*

Le prisonnier, bandeau sur les yeux, est attaché à sa chaise. On lui fourre du fromage moisi dans la bouche. En même temps, on fait couler l'eau d'un robinet. Le prisonnier aimerait se rincer la bouche avec cette eau mais ne le peut. Parfois, il s'agit de cancrelats ou d'autres nourritures écœurantes.



*Lâchez les chiens / Kopek Saldirmasi*

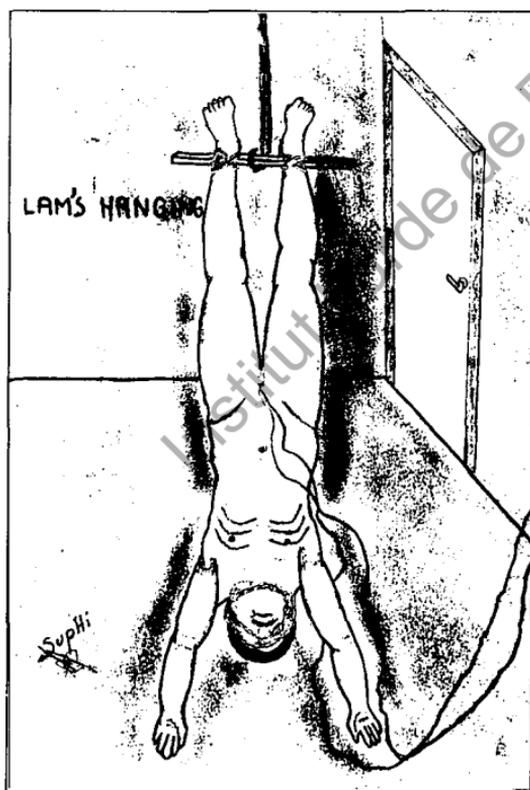
Des chiens affamés sont lâchés sur les prisonniers et les mordent.

*Peur du serpent / Yilan Korkusu*

Un serpent non venimeux est jeté dans la cellule de la victime dont les yeux sont bandés. Les sifflements du serpent paniquent les prisonniers.

*La pendaison du boucher / Kasap Asma*

Suspension par les pieds, tabassage et chocs électriques combinés.



*La rossée / Dövmek*

La victime est battue jusqu'à évanouissement.

### *Acrobate/Akrobat*

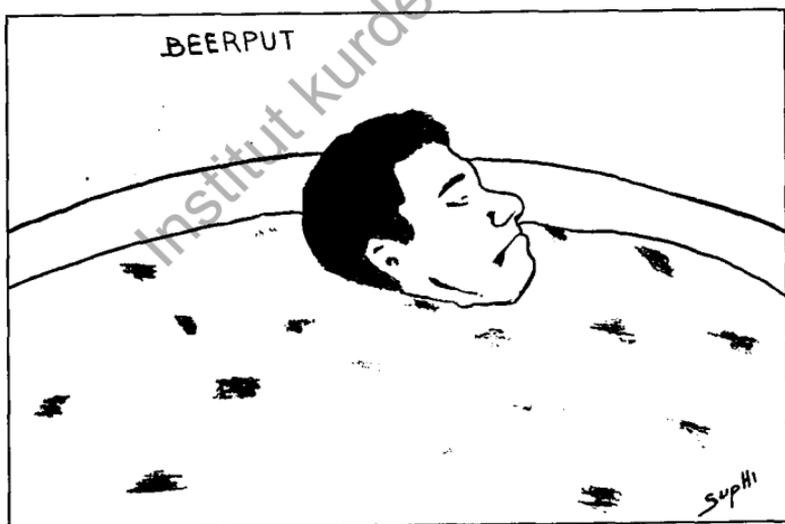
La personne est suspendue à un trapèze par le pli des genoux. Poignets et talons sont liés ensemble. C'est une tension énorme pour le dos fortement arqué; elle provoque de fortes douleurs dans la colonne vertébrale, douleurs qui persisteront longtemps.

### *Sida/Kis*

Le prisonnier reçoit une piqûre de sang. Ce sang est normal, mais on lui affirme qu'il est contaminé par le virus du sida. Ce prisonnier croit donc qu'il a le sida et qu'il ne vivra plus longtemps. Certains font des tentatives de suicide.

### *Fosse d'aisances/Pislik Dibi*

La victime est immergée jusqu'au menton dans une cuve remplie de matières fécales.



### *L'homme bleu/Mavi Adam*

Un sac de plastique coiffe la tête de la victime jusqu'à ce qu'elle devienne toute bleue.

*Aveugle/Kör*

Un agent enfonce son pouce dans l'oeil du prisonnier jusqu'à ce que le sang jaillisse.

*Bandeau/Gözbagi*

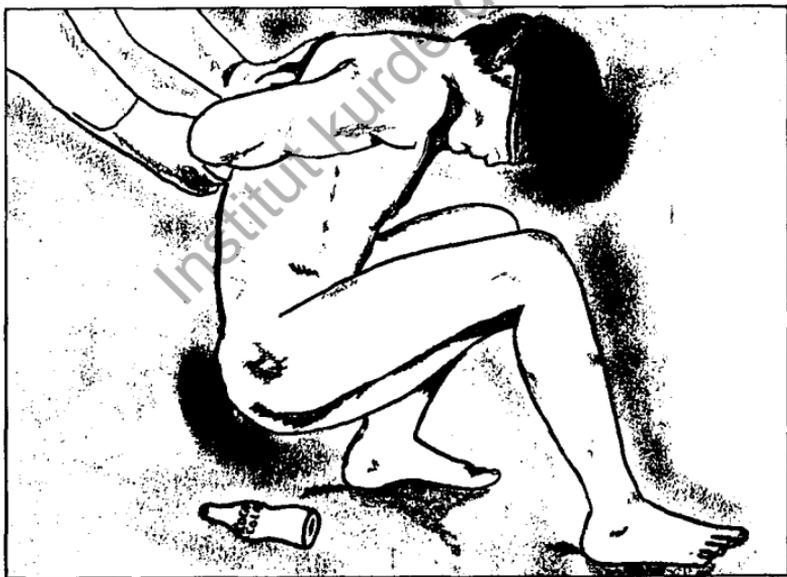
A chaque torture, la personne porte un bandeau sur les yeux.

*Compression des testicules/Tasak Parçalamak*

Le bourreau pince de toutes ses forces les testicules de sa victime. Peut provoquer des infirmités durables.

*Torture Coca-cola /Coca Cola Iskence*

Deux agents obligent le suspect à s'asseoir sur une bouteille de coca. Elle pénètre dans l'anus. Après un certain temps, la bouteille est remplie du sang du torturé.



*Bois la limonade/Gazoz İç*

Tandis que la personne est suspendue tête en bas, on lui verse de la limonade dans les narines.

*Bois, papa, bois/Iç Babam İç*

Des prisonniers très croyants sont obligés de boire du raki (alcool sec), ce que l'Islam leur interdit.

*Drogues/Uyusturucu Madde*

On injecte dans le corps certains produits tels la trifazine, la stelazine, l'halopridol, la cholpromazine ou la trifloupezarine.

Certains provoquent des souffrances énormes. Après traitement, la victime est complètement déboussolée.



*Cellule noire/Karanlık Hücre*

La victime nue est enfermée pendant de longues journées dans une petite cellule obscure où elle peut à peine se tenir.

*Mange le journal/Gazete Yemek*

L'écrivain, le journaliste trop critiques doivent avaler du papier journal.

*Matraque électrique/Elektrikli Cop*

Une matraque chargée d'électricité est introduite dans le vagin d'une femme ou dans l'anus d'un homme, qui ont l'impression d'être violés par une foreuse.

*Pénis ou anus électrofiés/Elektrik Penis ve Anüs*

L'électricité est envoyée par le pénis ou par l'anus.

*Menaces envers la famille/Ayleye Tehdit*

Le prisonnier est obligé de collaborer sous la menace: «Si vous refusez, nous nous occupons de votre famille.» Menace souvent exécutée.



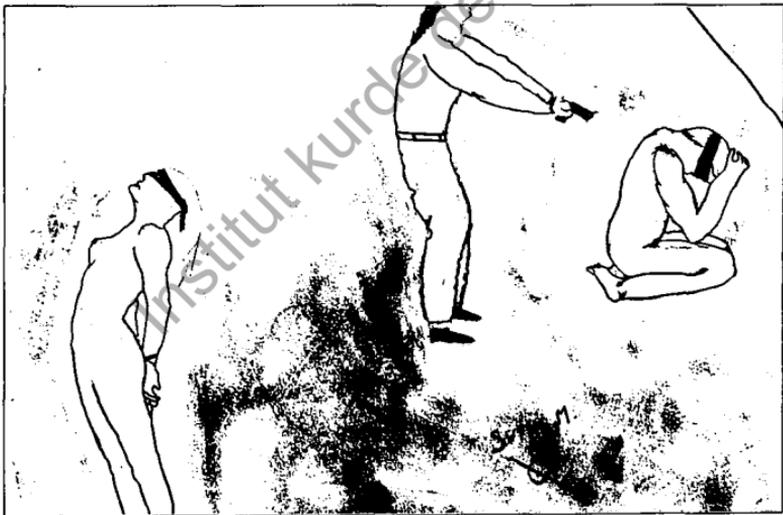
*Chocs électriques sur la langue/Dilin Üzerine Elektrik*

L'électricité provient le plus souvent de générateurs électriques portables genre téléphone SAHARA EE-80.

*Chocs électriques par les oreilles/Kulak Üzerine Elektrik*  
La torture électrique la plus douloureuse.

*Electrochoc intégral/Parmak Üzerine Elektrik*  
Des électrodes sont placées sur le pouce et sur le gros orteil.  
Après aspersion du corps avec de l'eau, on envoie le courant.

*Simulacre d'exécution/Ölüm Oyunu*  
Le prisonnier est emmené dans un lieu désert. Là, on lui applique sur la tempe le canon d'une arme. On appuie sur la détente, mais l'arme n'est pas chargée. Parfois l'arme est chargée, comme dans le cas de Biseng Anik, une victime de seize ans.



*Le fakir/Hint Fakiri*  
On oblige les prisonniers à courir avec des chaussures dont on a garni les semelles de clous qui dépassent à l'intérieur.

*Glace carbonique/Buz Kömürlestirmek*

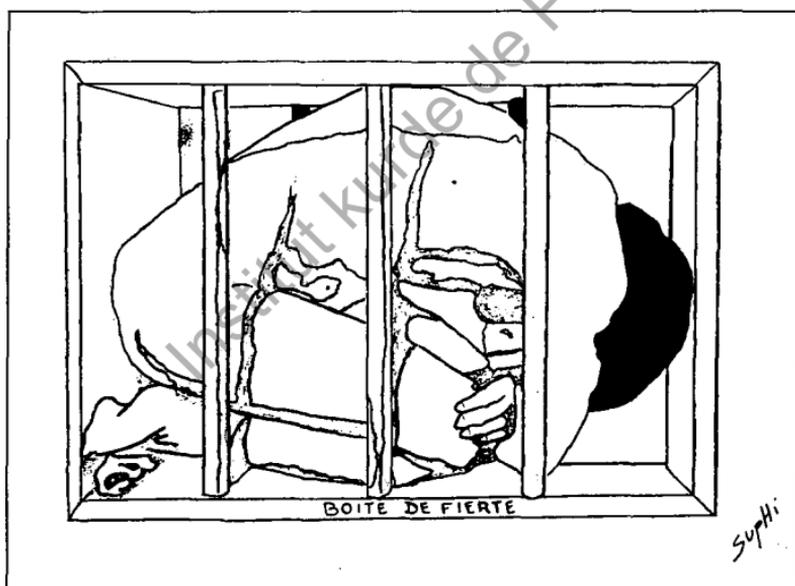
A l'aide d'une pince, de petits morceaux de glace carbonique sont posés sur le corps complètement nu de la victime. A ces endroits se forment des brûlures.

*Donnez-lui une douche chaude/Sicak Banyo Verelim*

Le prisonnier prend place dans un coin de la cellule. On lui jette de l'eau très chaude. Ce traitement peut provoquer des brûlures.

*Cage aux chiens/Gurur Odasi of Köpek Odasi*

Le prisonnier est longuement enfermé dans une cellule qui lui permet à peine de bouger.



*Déshonneur de la famille/Ayleyi Lekelemek*

Des membres de la famille sont obligés d'assister à des scènes d'injures du bourreau envers la victime.

### *Lumière aveuglante/Keskin Isik*

Toutes les demi-heures, dans une cellule complètement sombre, on fait jaillir pendant quelques secondes une lumière aveuglante, ce qui empêche le prisonnier de dormir.

### *Le poisson frit/Izgara Balik*

Pendant plusieurs jours, la victime ne reçoit rien ou presque à manger. Quand les gardiens voient qu'elle va mourir de faim, ils lui apportent un poisson délicieusement frit. Mais ce repas comprend au moins 1 kg de sel. Pourtant, le prisonnier ne peut pas boire. Certains prisonniers se rincent alors la bouche avec leur propre urine.

### *Douche froide/Soguk Dus*

La victime, nue, est aspergée d'eau glacée. Parfois aussi d'eau très chaude.



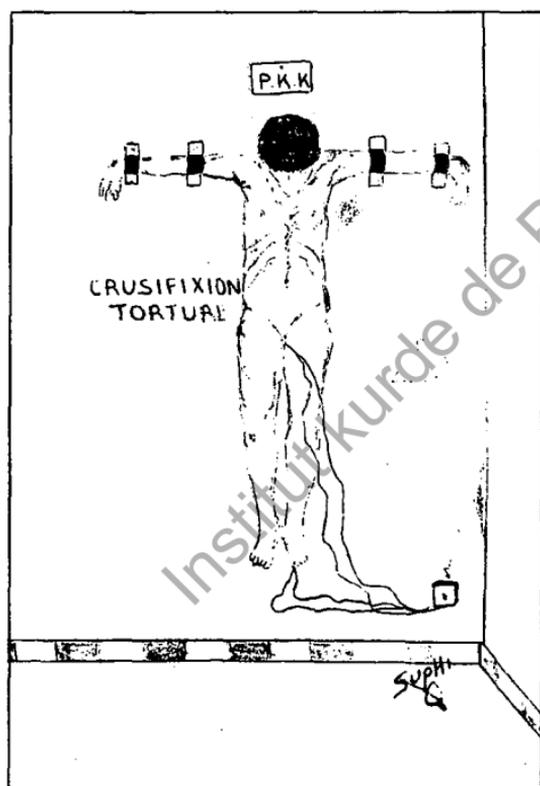
### *Le bain de l'enfer/Cehennem Banyosu*

La victime, nue, est enfoncée dans un bain glacé garni de morceaux de verre. Si elle ne bouge pas trop, elle limitera les coupures. En général, on lui envoie aussi des secousses

électriques provoquant des mouvements incontrôlés du corps.

### *Crucifixion de Jésus/ Carmiha Germek*

La victime, nue, est enchaînée à un mur par les bras et le cou, d'une manière qui rappelle le supplice de la croix. Tout le poids du corps est supporté par les bras. Egalement avec application de secousses électriques.



### *Frère fou/Deli Arkadas*

Le prisonnier partage sa cellule avec des gens dérangés psychiquement et/ou avec de dangereux criminels. Méthode courante dans les prisons turques pour briser la résistance.

*La chambre au Hilton/Hilton Odasi*

Le prisonnier est enfermé dans un cellule où les gardiens ont uriné.

*Tiens la balle, homme/Kursunu tut Adam*

On enfonce des balles de fusil dans les mains du prisonnier. Ensuite un agent lui marche sur les mains, ce qui fait s'enfoncer les balles dans la peau.

*Tiens bon, con/Dayan Dalyarak*

Un lourd poids est suspendu aux testicules du prisonnier.

*Noyade/Suda Bogmak Nerdeyse*

Plonger la tête du supplicié dans l'eau pendant de longues secondes. Il croit qu'il va se noyer.

*Vous voler dans la bouche/Sinek Var Agizinda*

Injection dans la bouche d'un gaz aérosol. Cette méthode a la faveur des commissariats de police.

*Le cancrelat/Hamamböcegi*

Suspension tête-bêche, yeux bandés, bâillon dans la bouche. Un sac de cancrelats et d'autres insectes est attaché autour de la tête du prisonnier. L'objectif est de rendre fou le supplicié.

*Charbons ardents/Kömiir Acisi*

Corps brûlé en différents endroits par du charbon ardent.

*Crac crac/krak krak*

Le prisonnier est sur le ventre. Les bourreaux lui piétinent le dos. Souvent, on l'entend craquer.

*Rasons-le/Tras Edelim*

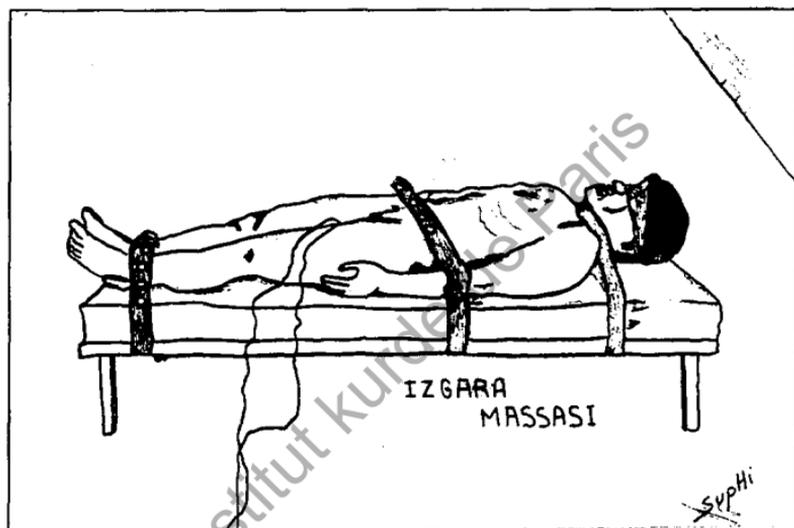
On rase le détenu avec un rasoir émoussé. Cela provoque souvent de profondes coupures.

*Cours, homme/Yürü Adam*

Le prisonnier est obligé de passer entre deux rangées d'agents, qui se déchaînent avec leurs matraques s'il ne court pas assez vite.

***Table d'opération/Operation Masasi***

Le prisonnier est lié sur une table. Addition fréquente de chocs électriques.



*Ecoute la musique/Müzik Duyur*

Emission par haut-parleur des gémissements d'autres torturés.

*Mal au ventre/Migde Agrisi*

Le prisonnier est lié sur une table. Un sac très lourd est jeté d'un mètre de haut sur son estomac.

*Les innocents/Suçsuzlav*

Torturer des membres de la famille du détenu ou ses amis pour les inciter à parler des activités de leurs proches.

### *Déjeuner/Kahvalti*

Les détenus sont obligés de manger leurs propres matières fécales.

### *Gifle/Tokat*

En Turquie, bien des agents sont spécialisés dans l'application de coups.

### *Diète/Diyetti Olmak*

Le prisonnier est privé de nourriture et de boisson pendant quelques jours. Plus l'interdiction d'aller aux toilettes.

### *Jeu Oxo/Oxo Oyunu*

Coupures dans la plante des pieds. Un officier de la contre-guérilla nommé Oxo s'amusait à torturer les détenus de cette façon, d'où le nom.

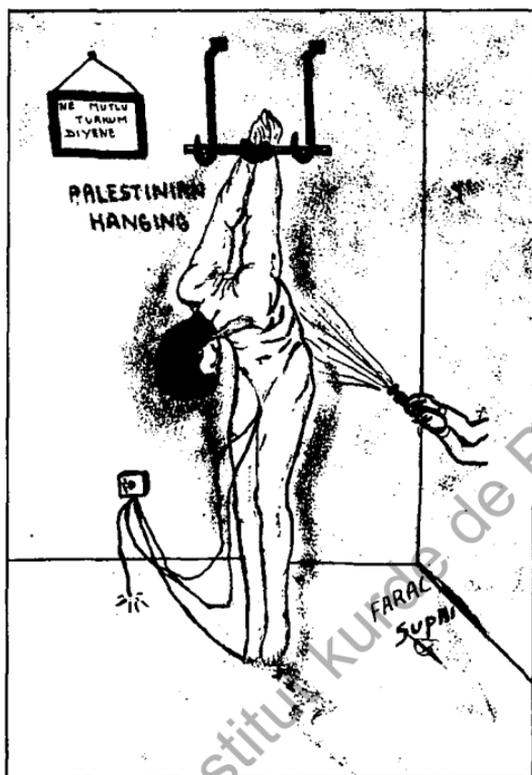
### *Piment/Paprika*

On remplit le nez de piment, qui brûle les muqueuses.

### *Cintre palestinien/Palestin Asilma*

C'est la torture la plus pénible, inventée par le Mossad, le service secret israélien. Elle est quotidiennement utilisée dans beaucoup de pays. Cette suspension n'est supportable que pendant 15 minutes au maximum. La victime, nue, est suspendue. Les mains dans le dos sont liées par des lanières de cuir. Une barre métallique est glissée dans ce noeud. La victime doit se hisser sur une chaise. Ensuite, la barre est suspendue à deux crochets fixés au plafond. Après retrait de la chaise, la victime se balance au plafond. La terrible souffrance dans les côtes et la pression sur les poumons lui font perdre connaissance. Elle est réveillée par des électrochocs dans les parties génitales ou autres parties du corps. On recom-

mence jusqu'à ce que le prisonnier parle. De nombreux prisonniers ont succombé à ce supplice.



#### *L'homme rouge/Kirmizi Adam*

Les agents frappent sur les oreilles des détenus avec la paume de leurs mains. Résultat: un mal de tête infernal. Les oreilles deviennent rouges, d'où le nom: homme rouge.

#### *Supplice de la tortue/Kaplumbaga Iskençe*

Le détenu doit s'insérer dans un pneu de camion. Si une partie de son corps est visible, il reçoit des coups.

### *Nettoyage/Temizlik*

Les poils du pubis et des aisselles sont brûlés avec un briquet. Parfois aussi, on arrache ces poils avec des pinces.

### *Cigarette/Sigara*

Une cigarette allumée est pressée sur le corps.



### *Attechements sexuels/Vücut Ellemek*

Les parties sexuelles sont touchées (pincement des tétons, etc.) au cours de nombreux interrogatoires.

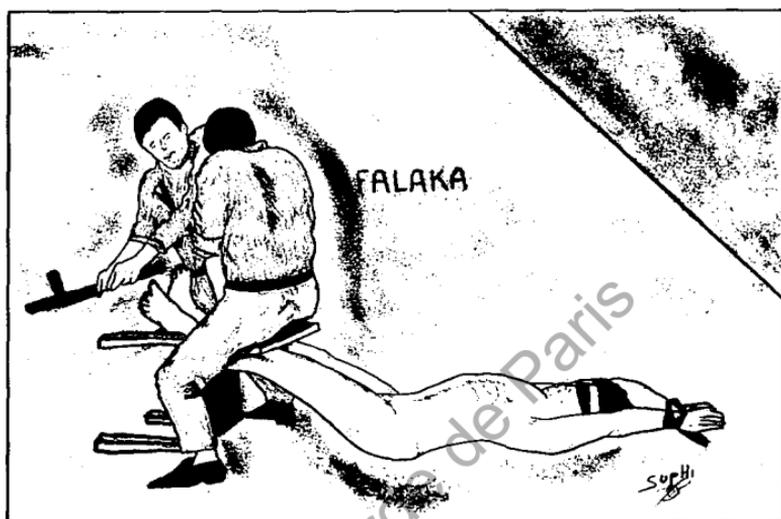
### *Jeux de soufre/Kibrit Oyun*

Sur le corps nu et lié sur une table, on saupoudre des lignes de soufre d'un centimètre d'épaisseur. Deux agents jouent le jeu en jetant sur la victime des allumettes enflammées. Quand une allumette atteint le soufre, il s'enflamme. Il en résulte de profondes brûlures.

### *Bastonnade/Falaka*

La victime est couchée à terre sur le dos, les deux jambes passées à travers les barreaux d'une chaise ren-

versée. Puis on matraque la plante des pieds. Après, la victime doit marcher dans l'eau salée. Souvent, cette torture fait uriner du sang. Parfois la jambe doit être amputée.



*Salive/Tükürmek*

Un tortionnaire crache dans la nourriture du prisonnier affamé.

*Enfonce la matraque/Cop Sok*

On enfonce une matraque dans l'anus d'un homme, dans le vagin d'une femme.

*L'eau qui étouffe/Suyun İçinde Bogulmak*

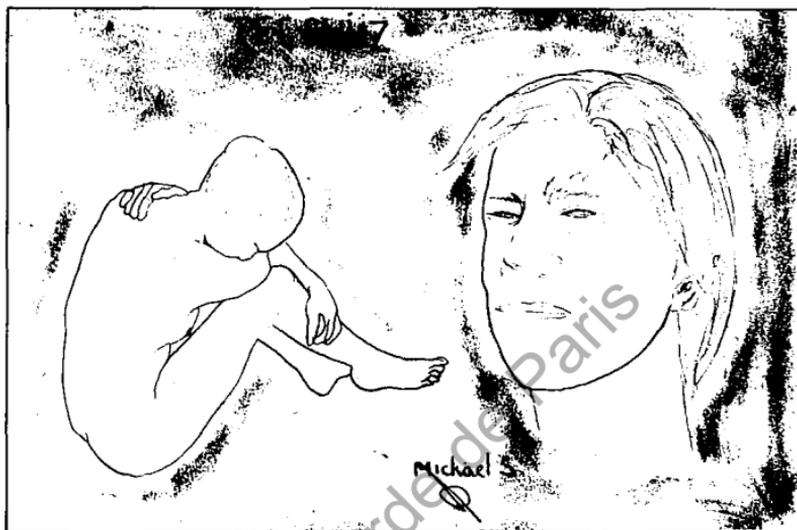
La tête du prisonnier est entourée d'un linge de coton, et ensuite appuyée dans l'eau. Quand on l'en retire, la victime peut à peine respirer.

*Fer à repasser/Ütü*

On presse sur le corps un fer à repasser très chaud.

## *Viol/Teçavüz*

Viol des hommes, femmes et enfants. Parfois, les femmes sont violées en présence de leur époux et de leurs enfants.



## *Battre le tapis/Kilim Temizlik*

Rossage jusqu'à l'évanouissement. Dénomination due à un agent de la CDA qui a trouvé l'idée en battant des tapis.

## *Toilettes/Tuvalet Disiplin*

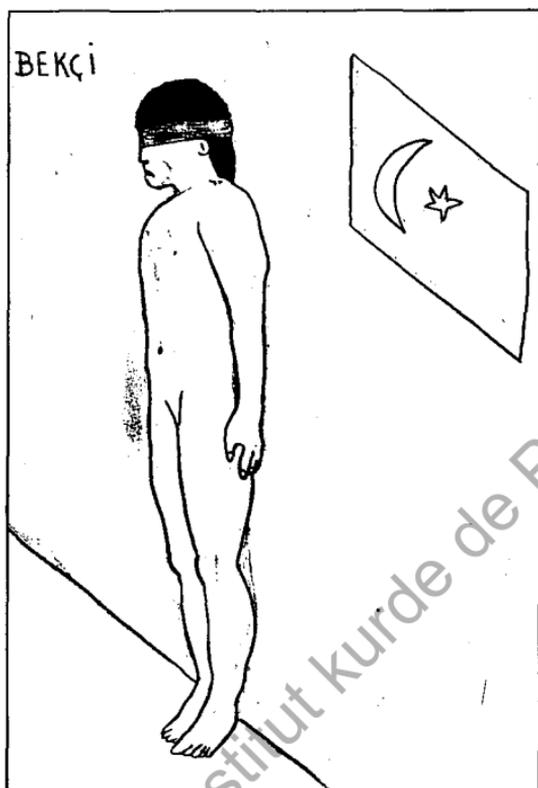
Toutes les 20 minutes, le prisonnier doit nettoyer les W.C. à mains nues.

## *Ecartèlement/Insan Genisletmek*

Etirement des membres. Supplice apparenté à l'écartèlement.

### *Garde/Nöbetçi*

La personne doit rester immobile contre un mur pendant des heures. Si elle bouge, elle est tabassée.



### *Aujourd'hui il va pleuvoir/Rutubetti Hapis*

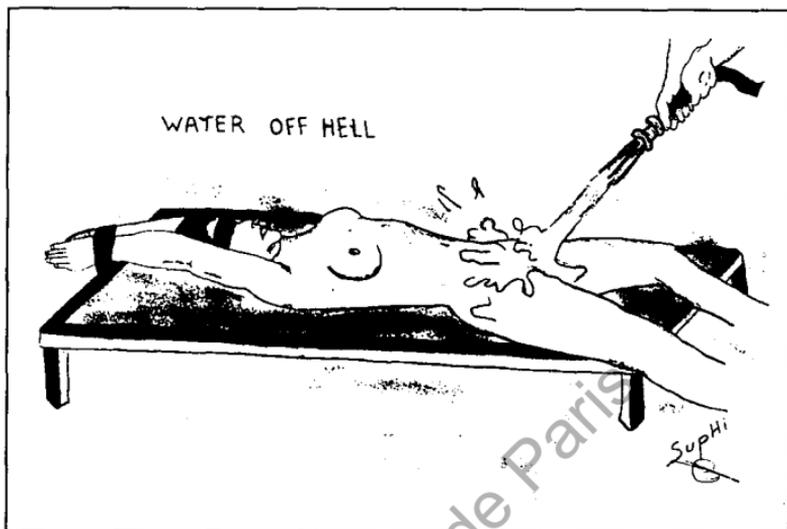
Un prisonnier nu dans une cellule dénudée constamment humide.

### *Le footballeur/Fubolçu*

On introduit un bâton dans le creux des genoux du prisonnier accroupi. Les bras sont tirés vers l'arrière sous ce bâton et liés aux talons. Il doit avancer dans cette posture, ce qui provoque de fortes souffrances dans les hanches et l'arrière-train.

### *Viol par eau/Su Teçavuz-Cehennem Su*

La prisonnière est sur le dos, liée à la table, bandeau sur les yeux. Un jet d'eau à forte puissance est dirigé sur le vagin.



### *Dents pourries/Disim Curuk*

On arrache brutalement les dents, ou on les frappe pour les casser.

### *Où sont les médicaments?/Haplarim Nerede*

Refus de donner ses médicaments à une personne malade.

### *Reste éveillé/Yatma*

Chaque fois que le détenu s'endort, il est tabassé.

### *Gouttes d'eau/Su Damlasi*

Le prisonnier est ligoté. Des gouttes d'eau tombent sur son front. Parfois on fait tomber les gouttes dans les narines. C'est une torture psychologique.

*Un jour, on te donnera des allumettes/Kibrit Verelim Sana, Baba*

On pousse des allumettes sous les ongles et on les allume.

*Bulles de savon/Sabun Köpüğü*

Quand le prisonnier demande à boire, on lui donne de l'eau savonneuse.

★

Institut kurde de Paris

## Chapitre 6

### La contre-guérilla

Les tortures et exécutions qui se produisent quotidiennement en Turquie forment un des éléments de la stratégie de la contre-guérilla. Ce concept a été formulé en public pour la première fois après le coup d'Etat du 12 mars 1971, lorsque des généraux ont contraint à la démission le gouvernement de Suleyman Demirel.

Pour que la contre-guérilla puisse travailler, une unité spéciale fut fondée dès 1952. Au début, il s'agissait d'une section de l'armée turque connue sous le nom de *Ozel Harp Dairesi* (OHD). Ou «Bureau pour la direction de la guerre spéciale». Cette division comprenait cinq sections différentes. Le QG était logé dans un immeuble d'Ankara, où la mission militaire américaine était également établie. La formation des officiers était d'ailleurs confiée aux services secrets américains.

Depuis 1984, une des sections est spécialement chargée de lutter contre la population kurde, dans le sud-est du pays. On ne fait aucune différence entre les hommes, les femmes enceintes ou les enfants de 10 ans. Cette section spéciale est entourée d'un voile de mystère. Nul ne sait qui au juste en fait partie. Ni ce qu'elle fait exactement. Ses membres n'ont pas de comptes à rendre au commandant de la police locale. Parfois, ils portent un uniforme. Souvent, ils se présentent masqués. Nombreux sont ceux qui parlent le kurde et qui portent des vêtements kurdes typiques. Contrairement

aux autres soldats, les membres de cette brigade peuvent porter les cheveux longs, une barbe ou une moustache, voire s'habiller en jeans ou autres vêtements civils. Dans les villages, ils se présentent souvent comme membres du PKK (Parti ouvrier de Kurdistan) à la recherche de nourriture ou d'un abri. De cette manière, ils apprennent bien des choses concernant les partisans du PKK dans la population locale.

★

*Ziverbey*, situé dans le district Erenkoy à Istanbul, est un des principaux centres de la contre-guérilla. De très nombreux intellectuels, écrivains, journalistes et officiers militaires progressistes, y ont été enfermés et torturés. Talat Turhan, un officier retraité de l'armée turque, a lui-même été torturé à *Ziverbey*. Par la suite, il a écrit trois livres sur la stratégie de la contre-guérilla en Turquie. Dans une interview au journal *Dateline* (24 octobre 1990), il comparait la contre-guérilla à *Gladio*, le réseau clandestin de l'OTAN, dont l'existence fut révélée la même année.

Depuis 1952, la Turquie est membre de l'Alliance Atlantique. L'OTAN a été créée en 1949.

«La création d'un réseau clandestin afin d'organiser la résistance en cas d'occupation par les Soviétiques n'a rien de répréhensible en soi», dit Turhan. «Mais quand cela se passe sous la conduite et l'influence d'une puissance étrangère, en particulier celle des Etats-Unis, alors, il est peu vraisemblable que le réseau fonctionne pour l'exécution d'activités légales.»

Turhan faisait allusion à nombre de meurtres de Turcs réputés: Cetim Emec, ancien rédacteur en chef du journal *Hürriyet*; l'avocat Muamar Aksoy; l'ancien ministre Bahriy Uçok, l'écrivain Turan Dursun.

«Si les auteurs de ces horreurs ne sont pas démasqués et que d'autres meurtres politiques sont commis, alors les meurtriers doivent être recherchés dans les rangs des services secrets. Ceux-ci peuvent agir de manière complètement autonome et collaborer avec les services de sécurité étrangers. Le gouvernement doit démontrer ou infirmer l'exactitude de cette hypothèse.»

«A l'avant-veille du coup d'Etat du 12 mars 1971, la violence terroriste individuelle augmenta de manière remarquable», continue Turhan. «De nombreuses provocations et des meurtres aux auteurs toujours inconnus, ont provoqué en Turquie un vrai bain de sang. Ainsi s'est créée une situation politique qui devait justifier le coup d'Etat militaire. Ce putsch servait les intérêts des Etats-Unis. Washington n'appréciait pas les libertés démocratiques qui avaient été inscrites dans la Constitution de 1961. C'était cela, le sens du coup d'Etat: modifier la Constitution de manière telle que les Etats-Unis puissent encore longtemps dominer notre pays.»

D'après Turhan, le coup d'Etat militaire du 12 septembre 1980, exécuté après la chute du Shah ami de Washington et le retour de Khomeiny à Téhéran, avait en fait le même but dominateur.

Après le coup d'Etat militaire de 1960, Turhan avait acquis énormément d'influence dans l'armée turque. Mais, très vite, il fut accusé de mettre en place des activités subversives et de préparer un putsch de gauche. C'est via ce sophisme que Turhan fut écarté de l'armée turque en 1964.

Après le coup d'Etat de 1970, suscité par des officiers d'extrême droite, Turhan fut arrêté. Au cours de son procès, Turhan remit au juge toute une série de documents par lesquels il entendait démontrer qu'une puissance étrangère avait favorisé et imposé une répression politique très dure en Turquie. Un de ces documents était le livre *Counter-In-*

*surgency Operations* (Opérations de contre-insurrection). Ce livre était édité par l'armée américaine sous la référence F(ield) M(annual) 31-16<sup>(\*)</sup> Ensuite, il fut traduit en turc et reçut le code ST-31-1S.

Turhan montra aussi au juge le livre: *Counter Insurgency Warfare: Theory and Practice* (La guerre de contre-insurrection - Théorie et pratique). Ce livre était écrit par David Galula, un spécialiste américain de cette forme de guerre. Il fut publié en 1964 par l'éditeur new-yorkais Praeger, une maison d'édition contrôlée par la CIA selon Turhan. Ce livre de Galula, utilisé par l'armée américaine en tant que manuel pendant la guerre du Vietnam, fut ensuite traduit à l'initiative de l'armée turque. Dans les deux documents, il était question d'attaques de commissariats de police, de tortures et de violences, de manipulation des élections...

Lors du coup d'Etat de 1971, le «Bureau pour la direction de la guerre spéciale» exécuta à la lettre les directives américaines. Pour ce faire, il collabora intensivement avec le MPH (Parti d'Action nationale), dirigé par l'ancien colonel Alparsan Turkes. MPH est mieux connu sous le nom de *Loups Gris* néo-fascistes. Pour le coup d'Etat de mars 1971, pas moins de 42 personnes furent assassinées par les militants des Loups Gris. Ainsi fut créé un climat d'angoisse et d'insécurité: l'alibi rêvé pour l'intervention de l'armée.

---

(\*) L'état-major de l'armée américaine a composé d'autres Field Manuals au cours des années. Ainsi, un document *Stability Operations Intelligence*, document *top-secret* de 138 pages, est classé sous le code Field Manual 30-31. Il date du 8 janvier 1970 et est signé par le général Westmoreland, à l'époque chef d'état-major de l'armée américaine. Le journal turc *Baris* fut le premier à annoncer la sortie de ce document. Mais cette publication fut empêchée car le journaliste qui possédait ce dossier disparut. (*Gladio*, dossier EPO, avril 1991.) Voir aussi: le *Manuel CIA - Politique d'intervention américaine au Nicaragua* (EPO, 1985).

Après le putsch, le «Bureau pour la direction de la guerre spéciale» entama une répression extrêmement brutale, également en collaboration avec les Loups Gris.

Quand, en 1973, le parti social-démocrate CHP, sous la direction du premier ministre Bulent Ecevit, arriva au pouvoir, tous les démocrates insistèrent pour que fût immédiatement dissous ce Bureau. Le premier ministre déclara qu'il allait s'en occuper. Mais jamais il ne tint cette promesse: la pression de l'armée était trop forte.

Des années plus tard, en 1977, des milliers de personnes se rassemblèrent sur la place Taksim à Istanbul pour fêter le 1er mai. Elles scandaient des slogans anti-gouvernementaux et exigeaient des mesures urgentes contre le chômage grandissant. Tout à coup, des soldats commencèrent à tirer dans la foule depuis les toits. Ce fut une boucherie: trente-huit morts et des centaines de blessés. D'après le journal *Aydinlik*, cette violente attaque fut exécutée par la contre-guérilla. La nouvelle n'a jamais été officiellement démentie. Nous pouvons confirmer que les chambres d'hôtel occupées par les tireurs avaient été louées par le MIT.

Au cours de ces mêmes années mouvementées, les journaux firent paraître régulièrement des articles disant que les assassinats de journalistes, d'écrivains, de leaders syndicaux, de professeurs d'université et d'autres personnalités éminentes, étaient des provocations exécutées par des personnes non encore démasquées à ce jour, donc certes pas arrêtées. Une seule exception: l'arrestation de Mehmet Ali Agca. Il était membre des Loups Gris et avait assassiné en 1978 le journaliste très connu Abdi Ipekçi. Quelques mois après son arrestation, il put s'échapper de sa cellule sévèrement gardée, grâce à la contre-guérilla. Agca s'enfuit à l'étranger et, le 13 mai 1981, il tenta d'assassiner le Pape Jean-Paul II. Quel pouvait bien être la raison de cette ten-

tative manquée, mais fracassante? Ce n'est toujours pas éclairci.

★

En 1978, le sénateur Niazi Unsal et le parlementaire Suleyman Genç, du parti social-démocrate CHP, ont mis sur le tapis l'existence des organisations de contre-guérilla. Ils les accusaient de livrer secrètement des armes aux organisations terroristes telles que les Loups Gris. Mais le premier ministre social-démocrate Bulent Ecevit refusa tout débat. Après les élections en 1977, à la formation de son gouvernement, il avait cependant promis de dissoudre ces organisations. Le 4 février 1978, au cours d'une conférence de presse, Ecevit nia même l'existence de celles-ci. Il qualifia ses déclarations précédentes de simples suppositions.

«J'ai fait faire des enquêtes», dit le premier ministre. «Ces organisations qui feraient partie de l'appareil d'Etat n'existent tout simplement pas. D'ailleurs, nous devons respecter l'armée turque et l'aider dans ses nobles efforts pour se tenir à l'écart de la vie politique.»

Deux ans plus tard, en septembre 1980, sous le commandement du général Kenan Evren, cette armée fit un nouveau coup d'Etat et s'installa pour trois ans dans une dictature militaire.

En automne 1990, lorsque le réseau Gladio fut découvert en Italie et dans d'autres Etats de l'OTAN, Ecevit reconnut avoir des indications suivant lesquelles des groupes paramilitaires clandestins étaient également actifs en Turquie.

«En 1974, directement après l'invasion turque à Chypre, le premier ministre fut informé pour la première fois de l'existence dans l'armée d'une 'division de guerre spéciale'», dit Ecevit au cours d'une conférence de presse, le 13 novembre 1990. «L'état-major général me demanda de

l'argent. Je voulus savoir à quelles activités il allait servir. Il s'agissait de couvrir les activités particulières de cette division, fut la réponse de l'armée. Je demandai alors qui avait financé ces activités jusqu'alors. On me répondit que c'étaient les Etats-Unis. J'ai insisté et nous avons organisé une réunion secrète. Au cours de cette réunion, le ministre de la Défense et moi-même fûmes informés de ce que ce bureau spécial était composé de patriotes volontaires. Son quartier général était situé dans le même bâtiment que la mission militaire des Etats-Unis à Ankara. Il disposait d'un stock d'armes secret. Les membres avaient reçu une formation spéciale. Au cas où la Turquie aurait été envahie par une puissance étrangère, le Bureau devait organiser la résistance. C'était donc une organisation secrète. J'envisageai de la dissoudre, mais les événements de Chypre m'en ont empêché. En 1978, je redevins premier ministre. Je discutai de la chose avec Kenan Evren, chef d'état-major de l'armée turque. Je lui dis qu'il fallait donner un statut officiel à ce Bureau. Evren promit de s'en occuper.»

Au cours de cette conférence de presse de novembre 1990, Ecevit commenta largement certains incidents remarquables des années 1977-1978.

«Le 29 mai 1977, j'ai aussi été la cible d'un attentat manqué. Un de mes collaborateurs fut blessé par balle. Celle-ci avait été tirée par un engin très sophistiqué. La direction de la police nia posséder de telles armes. Mais l'incident le plus dramatique fut certainement la fusillade du 1er mai 1977 sur la place Taksim à Istanbul: plus de 30 morts. Je dis alors au président de Turquie, Fahri Koruturk, que je soupçonnais le Bureau d'y avoir participé. De plus, le premier ministre d'alors, Demirel, m'avait conseillé de ne pas participer à ces festivités. Il me raconta qu'il avait senti que les choses allaient mal tourner. Quand je lui ai succédé en tant que premier ministre, j'ai demandé tout le dossier de police sur cette manifestation. L'avertissement à mon adresse était

écrit sur un bout de papier non signé. De plus, ni la police, ni le MIT, n'avaient fait la moindre tentative pour retrouver la provenance de cette note. Je pensai immédiatement au Bureau.»

Toujours d'après Ecevit, le Bureau avait joué un rôle dans l'escalade de la violence qui précéda le coup d'Etat de 1980. Durant cette période, des bandes armées du Parti d'Action nationale (MHP), néo-fasciste, menaient de vraies campagnes de terreur. «Un jour, je visitai une petite ville. J'exprimai à un général mes préoccupations concernant ce Bureau. Il me répondit que l'association était composée d'hommes de bonne volonté, de patriotes convaincus et honnêtes, prêts à tout pour leur pays. Je lui répondis que les gens du MHP faisaient peut-être partie du Bureau. Le général me répondit que le leader local du MHP était un vrai patriote, qui méritait le respect. Il m'avouait indirectement que le bonze local, membre du MHP, était membre du Bureau.»

★

Le général Kenan Evren, qui avait conduit le putsch militaire de 1980, a reconnu l'existence du Bureau lorsqu'il a publié ses mémoires. D'après le général, avant le coup d'Etat, le premier ministre Demirel avait insisté pour que le Bureau prenne position contre la violence croissante. Evren refusa, même après que Demirel eut insisté une nouvelle fois.

«Durant toute cette période où j'ai travaillé à l'état-major général de l'armée, le Bureau n'a jamais été utilisé pour des tâches qui ne faisaient pas partie de sa mission d'origine», dixit Evren.

D'autre part, il reconnut dans une interview au journal *Hürriyet* (24 novembre) que des citoyens, membres d'une organisation paramilitaire clandestine, liée au Bureau,

avaient bel et bien participé à des actions terroristes avant 1980.

Toutes ces déclarations en 1990 ont obligé les responsables de l'armée à reconnaître pour la première fois l'existence du Bureau, mais ils ajoutèrent qu'il n'avait jamais participé à des actions subversives. Le général de brigade Kemal Yilmaz, chef du Bureau, dit que l'organisation avait été créée en 1952, au moment où la Turquie était devenue membre de l'OTAN. D'après Yilmaz, le Bureau se composait de civils et de militaires. En 1963 et en 1974, ils mirent sur pied un réseau de résistance à Chypre. En 1980, les collaborateurs du Bureau ont participé à la libération des passagers d'un avion de ligne turc, pris en otage par des fondamentalistes islamiques.

Le 3 décembre 1990, les chefs militaires battirent le rappel des journalistes. Le lieutenant-général Dogan Bayazit, chef de la Division Opératoire de l'état-major général, déclara alors:

«Le Bureau, une division de l'armée, est organisé comme un groupe de résistance en cas d'une possible invasion du pays, à l'instar d'organisations analogues créées dans d'autres pays de l'OTAN. L'Alliance atlantique ne nous l'avait pas demandé. Il existe cependant des liens de collaboration avec les autres pays de l'OTAN. Si, dans le passé, il y eut des entraînements en Turquie, le Bureau y a participé. L'organisation n'est pas spécifiquement anticommuniste. Si la Turquie n'était menacée que par le communisme, elle devrait évidemment ériger une barrière. Mais notre pays est aussi menacé par le fondamentalisme religieux, par le président irakien Saddam Hussein et par la Grèce.»

Deux ans après cette conférence de presse du lieutenant-général Bayazit, les journaux reparlèrent de l'organisation. Elle avait changé de nom: «Commando des Unités spé-

ciales». La question fut posée: y avait-il un lien entre l'organisation et l'assassinat d'un certain nombre de journalistes? Réponse du général:

«*Kontrgerilla*, qui a inventé cette notion? Je l'ignore. D'ailleurs, ce mot n'existe pas dans notre vocabulaire.»

Le *Turkish Daily News* écrivit le 23 février 1993:

«D'après ceux qui ont été les victimes de cette contre-guérilla et qui ont porté témoignage il y a des années, il s'agit bien plus que d'un mot. C'est une réalité. Il s'agit d'actions clandestines qui violent les droits et la Constitution de ce pays. La seule manière de connaître la vérité est de faire une enquête qui recherchera si ces récits sont fantaisistes. Si une telle enquête ne se réalise pas, c'est toute la crédibilité de l'Etat turc qui en sera annihilée.»

★

Institut kurde de Paris

## Chapitre 7

### Intimidation à Winkelomheide

*Quand tout espoir est perdu  
Comme le vent, la mort viendra  
Ceux qu'on appelle là-bas les anges noirs  
Fondront sur vous pour vous anéantir.*

Faraç

Winkelomheide est une paroisse tranquille de la commune campinoise de Geel. Une route fréquentée la traverse, qui relie, à 5 km de là, l'autoroute Anvers-Liège au centre de Geel. De chaque côté de cette grande artère, quelques rues habitées. Derrière s'étend un paysage campinois. La petite Nèthe serpente à travers les prairies et l'horizon est bordé de bois. A Winkelomheide, on voit encore des renards ou des cerfs.

Comment suis-je arrivé dans ce coin perdu? Un jour d'hiver, je m'étais enfui d'Espagne où j'essayais de terminer mon livre à l'abri des agents secrets lancés à mes trousses. Ils me talonnaient, j'en étais sûr. Je m'étais cru en sécurité en Espagne, mais je les avais vus. Alors, j'ai fui à Paris. Là non plus, je ne me sentais pas en sécurité. L'organisation allait-elle frapper? Je contactai mon éditeur grâce à un système sûr dont nous avions convenu. Il me conseilla de rejoindre dare-dare la maison d'édition. De là, il me conduisit à une adresse sûre en Belgique. C'est ainsi que j'arrivai dans une

chambre mansardée à l'orée du Malosewaver à Winkelomheide.

Cette année, lundi de Pâques.

Le *Flore* est une grande taverne sur la place du marché à Geel. Elle est toujours pleine d'ambiance et de brouhaha. C'était devenu l'endroit où je trouvais amitiés et conversations quand je voulais fuir la solitude de mon abri.

Le lundi de Pâques, trois jeunes hommes dans un coin du *Flore* attirèrent mon attention. Je pensai que c'étaient des Turcs et je m'inquiétai. Dans la région de Geel, en effet, il n'y a presque pas de Turcs et ces trois-là étaient visiblement des inconnus. Je me dirigeai vers les toilettes. En passant, j'entendis une bribe de conversation en turc. Je quittai la taverne, inquiet.

Je flânai du centre vers la place de la gare où le sénateur Van Rompaey tient sa session du lundi soir dans les bureaux de l'ACV. Mais en ce jour férié, le local était fermé. Je repérai à nouveau les trois du *Flore*. Je sautai dans un bus, direction place du Marché. Je téléphonai à mon éditeur Hugo Franssen et retournai au *Flore*. Peu après, Hugo était là. Nous avons attendu pour voir si les trois suspects allaient resurgir. Nous aurions demandé une protection policière au ministère de l'Intérieur - quelques agents de la sécurité restaient en alerte, mais en ce jour de fête, difficile de compter sur eux. La bande des trois ne cherchait pas à se cacher, ce qui nous rassurait. S'ils cherchaient quelque chose, cela semblait être l'intimidation.

Il était tard quand Hugo me déposa à mon adresse. Nous n'avons remarqué personne. Tout semblait calme.

La tension de ce soir avait été forte. Je passai encore une heure devant la télévision. Il devait être environ 1 heure du matin. Je vis bouger une ombre dehors. Un homme se tenait derrière un buisson. Je ne savais que penser, ni que faire. Je quittai la maison et m'enfuis par le sentier du Steen-

bergen. Derrière moi, j'entendis une voiture et courus aussi vite que je pus, espérant me cacher dans le bois. Mais l'auto me rattrapa. Mes poursuivants sautèrent de la voiture qui roulait encore et me happèrent. Ils étaient trois, bonnet-bivouac et bottes de combat de l'armée. Deux hommes me maintinrent fermement. Le troisième me donna une volée de coups dans l'estomac, dont quelques-uns, plus violents, me jetèrent au sol. Puis je sentis une branche autour de mon cou. Une branche... quelqu'un essayait de m'étrangler. Puis ils me lâchèrent. Je compris qu'ils ne voulaient pas me tuer. Ils appuyèrent une cigarette allumée sur ma main. Cela me fit de grosses brûlures. Puis un des trois me dit en turc :

«La prochaine fois, on s'occupera de ton visage et on t'enverra une balle dans la tête.»

Encore quelques coups, puis ma tête fut enfoncée dans le sable et les aiguilles de pin. J'entendis démarrer le moteur. Ils partirent à grande vitesse. Je pense que je restai là une heure, puis je réussis à me redresser et à boitiller jusqu'à la maison. Devant la porte, je m'effondrai. Danny et le Grec m'aidèrent à rentrer.

Le lendemain, tôt, je fus réveillé par Hugo Franssen. J'étais encore couché sur le sofa, veston et pantalon déchirés, couvert de sable. Les brûlures de ma main me faisaient mal. Nous sommes allés à l'endroit de l'agression: il ne restait que des traces de pas de bottines de l'armée et les marques de freinage d'une voiture.

★

## Ceci n'est pas une conclusion

*Ce qu'on ne m'a pas donné, je ne peux pas le reprendre.*

*Je n'ai pas donné la vie aux hommes.*

*Comment pourrais-je la leur reprendre?*

*Seul le Tout-Puissant a ce droit.*

Je suis assis dans un café, quelque part en Europe occidentale. Je regarde continuellement les gens autour de moi. Trois femmes rient aux éclats. Un garçon lit un livre. Deux hommes âgés parlent de football. Et je suis là, tout seul. Moi, l'ancien tortionnaire du DAL. Mais personne ne le sait. Je n'en ai jamais parlé.

Il faut savoir qu'après ma désertion, innocemment, mon père a écrit une lettre au département de la Défense à Ankara. Il y racontait que son fils regrettait sa désertion. Il disait aussi qu'il souhaitait régler la question en envoyant la somme qui permettait aux jeunes Turcs d'échapper au service militaire. Mon père n'a jamais reçu de réponse. Qu'a-t-il dû se passer dans sa tête, lui qui n'avait pas la moindre idée de ce qui m'était arrivé en Turquie?

Depuis cette expérience atroce, je fume au moins trois paquets de cigarettes par jour. Stress. Angoisse. Pas de quoi en mourir. Mais peur de voir renaître la bête en moi. Cela, je ne le veux pas.

Je veux expliquer à tous quelles pratiques inhumaines ont cours dans ma chère patrie.

Pendant des années, je n'ai pas dit un mot. Mes amis voyaient qu'une peine profonde me rongait. D'autres me

demandaient pourquoi je me retirais régulièrement dans une pièce sombre. D'autres encore se posaient des questions sur le fait que je n'avais pas été amnistié par les autorités turques. C'était tout de même le cas pour d'autres déserteurs. Car ils me croyaient un simple déserteur! Mais personne ne savait pourquoi j'avais déserté. Pas encore...

Lecteur, aujourd'hui, tu sais. Je veux combattre ces situations. Pas avec une bombe ou un revolver, mais avec ce livre. En rassemblant encore plus d'informations. Désormais, je reçois régulièrement des listes de noms de personnes torturées ou tuées en Turquie. Et je sais que l'information est exacte.

La Turquie se proclame une démocratie. Cela a été publié dans les journaux, avec cette proclamation éclatante du président Demirel:

*«Des murs de verre. Désormais tous les murs, même les murs des prisons, seront des murs de verre.»*

J'espère, Monsieur le Président, que vous n'oublierez pas ces paroles. Vos paroles...

Mickael Suphi

## **Don Pablo et ses amis**

### ***Pablo Escobar et la cocaïne connection***

*Hernando Calvo Ospina*

“Comment ai-je commencé? J’étais jeune, j’avais envie de vivre et j’avais de l’ambition. Je ne connaissais rien des affaires du narco-traffic. C’est alors que j’ai rencontré un jeune gringo dans une discothèque de Medellin...

“...Le gringo avait un avion. Il voulait acheter de la cocaïne dans le pays. Plus tard, j’ai pris ma décision. Je l’a mis en contact avec des gens spécialisés. Dès lors, je me suis trouvé embarqué dans cette filière, où j’ai fait entrer de nombreux amis.

“Nous avons commencé à vendre de la marchandise à ce pilote américain, qui arrivait en Colombie avec son avion US et payait comptant en dollars. Ce commerce me semblait facile à première vue: il y avait peu de risques, c’était rentable. En plus, il ne fallait tuer personne, ce qui m’était important.

“A cette époque, ce trafic ne faisait pas la une des journaux... au fond, je trouvais cette activité normale...” Ainsi parla Pablo Escobar dans une publication anonyme, parue en Colombie en 1989.

Hernando Calvo Ospina est journaliste colombien. Dans ce livre il nous fait rencontrer, sans complaisance, la bande de Pablo Escobar. Il explique pourquoi celui-ci pouvait passer auprès du peuple de Medellin pour un Robin des Bois et pointe du doigt ceux qui tirent les ficelles du trafic de cocaïne et aux vrais responsables de la violence qui a causé des milliers de morts en Colombie.



184 pages  
ISBN 2 87262 090 7  
100 FF, 598 FB  
Avril 1994

## La CIA contre le Che

*Adys Cupull et Froilán González*

*Préface de Philip Agee*

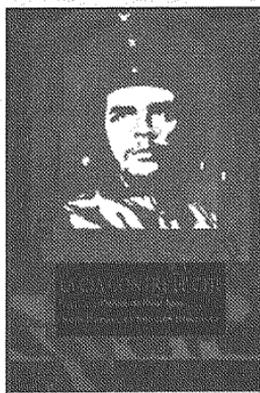
Le 9 octobre 1987, après une traque de neuf mois, Che Guevara fut assassiné par des soldats boliviens dirigés par un agent de la CIA.

Plus d'un quart de siècle plus tard, le héros de la génération de 1968 connaît à travers le monde un regain de popularité parmi la jeunesse.

La poursuite du Che et de ses compagnons à travers les montagnes de Bolivie, son assassinat et les bouleversements qui l'ont suivi, n'ont jamais été racontés auparavant dans le détail.

C'est une histoire pleine de rebondissements, dont les ingrédients sont: manipulation des médias, chantage, torture et meurtre. L'éditeur italien Feltrinelli fut assassiné pendant qu'il rassemblait du matériel pour un livre sur le sujet. Et tout le monde se souvient que Régis Debray, accusé d'espionnage, fut condamné à trente ans de prison par un tribunal bolivien au terme d'un procès qui fut un simulacre de justice.

La CIA a engagé des forces énormes pour liquider Che Guevara. Comment expliquer un tel acharnement? Les réponses à cette question restent d'une actualité brûlante.



Adys Cupull et Froilán González sont des journalistes cubains, spécialistes de la vie de Che Guevara.

136 pages

ISBN 2 87262 079 6

120 FF, 650 FB

1993

## **Lettre au président Mitterrand** ***L'Irak ou "cris et chuchotements" de l'autre rive***

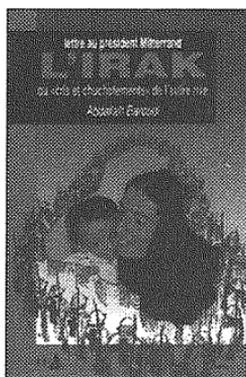
*Abdallah Baroudi*

Le cri de douleur du poète marocain, Abdallah Baroudi, interpelle les occidentaux. La tragédie que vivent les Irakiens n'émeut guère l'opinion dans nos pays, pas plus que le drame du peuple palestinien long d'un demi-siècle.

Comment, demande Baroudi, ceux qui montrent tant d'indifférence devant la souffrance humaine, devant la destruction d'un pays, peuvent-ils se présenter inlassablement comme les dépositaires de la civilisation et des valeurs universelles?

S'appuyant sur une documentation considérable, l'auteur n'a pas de mots trop durs pour François Mitterrand, jugé coupable aussi bien politiquement que moralement pour sa politique à l'égard du monde arabe.

Abdallah Baroudi est poète et écrivain marocain, exilé en France depuis trente ans. Il est auteur, notamment, de *Maroc, impérialisme et émigration* (Le Sycomore, 1978) et, dernièrement, du recueil de poèmes intitulé: *La Palestine, l'Intifada ou les cailloux de la liberté* (Afkar, 1992)



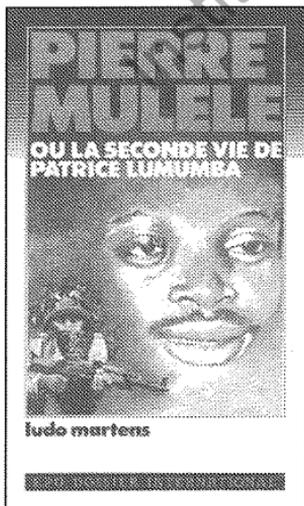
144 pages  
ISBN 2 87262 080 X  
99 FF, 598 FB  
1993

## Pierre Mulele ou la seconde vie de Patrice Lumumba

*Ludo Martens*

«Le souvenir de Patrice Lumumba et de Pierre Mulele est encore bien vivant dans les esprits des populations, qui n'ont pas oublié les espoirs de l'indépendance et les leçons de nationalisme. Le livre de Ludo Martens qui relate la vie, la lutte du "rebelle" Pierre Mulele, est essentiel.»

Colette Braeckman, *Le Monde Diplomatique*, mars 1989.



384 pages

ISBN 2 87262 008 7

120 FF, 698 FB

1993 pour le troisième tirage

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

*Ce livre signe mon arrêt de mort. L'organisation pour laquelle j'ai travaillé ne supporte pas la moindre trahison. Mais je ne peux plus me taire. Je suis né à Bruxelles, de parents turcs. En 1987, je suis parti dans mon pays pour y remplir mes obligations militaires...*

Ainsi commence le témoignage de Mickael Suphi qui, par un caprice du destin, se retrouvera bourreau dans les salles de torture des services secrets turcs. Son pseudonyme là-bas: Faraç. Il déserte et réussit à fuir la Turquie. Une grande chance. Mais même à l'étranger, des agents secrets le poursuivent. Il doit passer dans la clandestinité. Malgré d'énormes risques pour lui-même et sa famille, il décide de parler. Il vient frapper à la porte des éditions EPO.

Ce livre est une description aussi pénible que précise des techniques de torture utilisées en Turquie, du système d'angoisse et de terreur qui fonde la répression dans ce pays. Répression des Kurdes, mais aussi répression des forces démocratiques.

"Lecteur, bon courage", écrit le sénateur Germain Dufour dans sa préface. Et du courage il en faut pour lire cet acte d'accusation terrible.



Mickael Suphi est de nationalité belge. Il est le témoin par excellence des violations des droits de l'homme en Turquie. Le lundi de Pâques 1994, tandis qu'il mettait la dernière main à ce livre, un commando de Turcs non-identifiés l'attaquèrent dans les bois de Coust. L'intention pour empêcher la publication de cet ouvrage.

ISBN 2-87262-093-

Institut Kurde de Paris



IKPLIV107737